

REVUE PROVENCE DAUPHINÉ

septembre - octobre 2018

N° 39

REVUE PROVENCE DAUPHINÉ

N° 40

novembre - décembre 2018

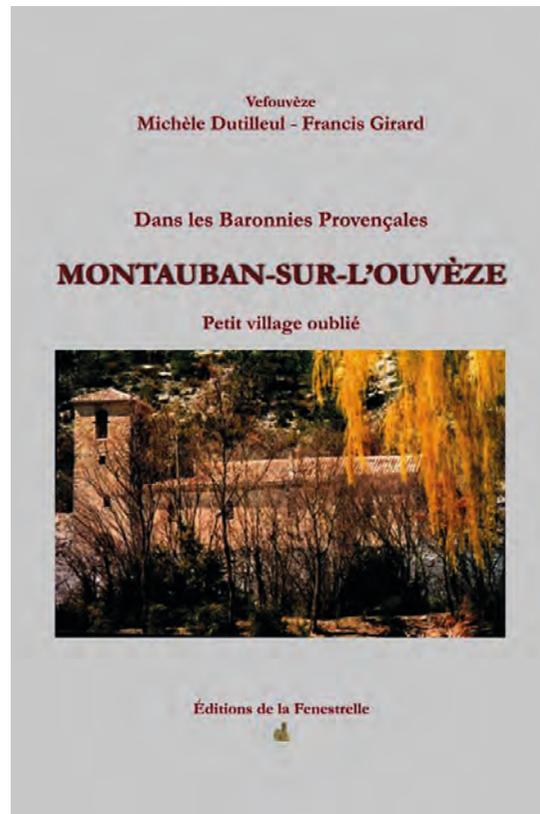
Vefouvèze



Christophe Bric
Photographe

Éditée par : Vefouvèze
Directeur de publication : Francis Girard
Rédactrice en chef : Michèle Dutilleul
Avec l'aimable collaboration des Éditions de la Fenestrelle
Relation du patrimoine littéraire et de l'histoire : Bernard Malzac
Relation du patrimoine littéraire et de l'histoire de la langue d'Oc : Jacqueline Hubert
Crédit photos : Christophe Heinz, Vefouvèze, internet, collections privées
Photographie de couverture : Christophe Heinz
Conception, mise en pages : Michèle Dutilleul
N° Siret 818 88138500012
Dépôt légal novembre 2018 ISSN 2494-8764

Dans les Baronnie Provençales, Montauban-sur-l'Ouvèze, petit village oublié



Au cours de son histoire, les Baronnie Provençales ont vu apparaître plusieurs petits hameaux, ces petites bourgades que l'on pourrait définir comme des villages demeurés à l'état embryonnaire. Si certains d'entre eux ont fini par s'effacer, d'autres sont demeurés bien vivants. Un livre qui veut faire la lumière sur ce sujet passionnant pour celui ou celle qui s'intéresse à l'histoire d'un village. Publication qui fait suite à un projet de recherche entrepris en 2016 par l'Association Vefouvèze pour raconter l'histoire de ce petit village oublié de Montauban-sur-l'Ouvèze situé dans les Baronnie Provençales.

Même si nos ancêtres ne furent ni rois ni princes, mais des cultivateurs, de rudes travailleurs, rois de leur seul domaine durement conquis avec dans leur cœur la fierté de leur pays, l'amour des traditions ancestrales, le souci du travail bien fait et de bâtir au jour le jour le beau village que nous habitons.

Aujourd'hui plus rien ne subsiste, ni le château, ni le vieux village, symboles de la puissance des Montauban. Pour bien comprendre l'histoire des cinq hameaux de Montauban perdus au fond de la Drôme Provençale, petit village au bout du monde, nous vous parlerons de l'histoire du Dauphiné, de la Drôme et des Baronnie Provençales. Richement illustrée de photos anciennes et récentes, fondée sur une documentation aussi précise que détaillée, cette monographie est incontournable pour quiconque veut en apprendre davantage sur l'histoire de la région et l'histoire de ses habitants.

Qui sait, peut-être y reconnaitrez-vous votre propre maison ou vos ancêtres ?

Auteurs

Michèle Dutilleul, montalbanaise d'adoption, s'est rapidement intéressée à la vie culturelle du village et de son environnement. Membre fondatrice de l'association Vefouvèze qui a pour objet le rapprochement de la population et la création d'un lieu de rencontre convivial pour tous les habitants de la commune et des alentours. Elle est aussi la rédactrice en chef de la revue bimestrielle Provence-Dauphiné.

Natif de Montauban-sur-l'Ouvèze en 1949, Francis Girard fit ses études primaires dans ce petit village.

Amoureux de la nature, il prit la décision de revenir habiter la maison de son enfance pour y couler des jours heureux au calme, loin du bruit et des nuisances de la ville. Il s'investit dans le monde associatif et fut à l'origine de Vefouvèze, association aux multiples facettes.

**Dans les Baronnie Provençales,
Montauban-sur-l'Ouvèze,
petit village oublié
Collection : Patrimoine aux Éditions de la Fenestrelle
Prix public : 30,00 €**

L'élevage extrait du livre page 275 et 276



Il ne reste malheureusement plus que cinq éleveurs d'ovins, bovins et caprins sur la commune dont deux qui complètent leur activité par la vente de fromages de chèvre et de brebis.

La filière ovine drômoise regroupe 551 exploitations. Depuis quelques années, elle subit les conséquences de plusieurs crises économiques et sanitaires, de la pression du loup et de sa faible rentabilité. Le taux de productivité moyen est faible. Près de 75 % des élevages sont en dessous d'une limite minimum viable de 0,8 agneaux vendus par brebis par an.

L'élevage ovin est essentiellement localisé dans les zones les plus difficiles de montagne ou défavorisées (pratiquement 100 % du cheptel). Il contribue donc au maintien de la vie sociale et à l'emploi dans des zones difficiles et participe de façon importante à la qualité et la diversité des paysages et donc à l'attrait touristique de nos campagnes.

L'Ardèche et la Drôme sont les deux départements où se concentrent les exploitations ovines. 90 % du cheptel est localisé en zone de montagne et presque 100 % en zone défavorisée. Ajouté à la grande diversité géographique de Rhône-Alpes, il en résulte une multitude de systèmes d'élevages adaptés à des contextes locaux diversifiés. Le système transhumant est le plus répandu. La nature des sols de notre région ne laisse peu de choix, le système extensif avec des brebis rustiques est le seul qui permette de valoriser au maximum la qualité des fourrages et des pâtures. Afin de rentabiliser l'exploitation et limiter les coûts, sur les terres labourables, on implante des prairies temporaires, voire des céréales, récoltes qui assurent en partie l'alimentation des agneaux et les besoins hivernaux d'entretien des brebis.





À travers elle, c'est le devenir de territoires entiers comme les Baronnie qui est posé. La production ovine fait partie de l'identité du territoire drômois même si le département ne se classe pas dans les premiers départements « moutonniers » de France, mais plutôt vers la 25^e place. Depuis 30 ans la production ovine ne cesse de régresser : un tiers du cheptel a disparu et le nombre d'exploitations s'est réduit comme peau de chagrin (-20 % depuis 2000).

« Depuis 10 ans, la profession a reçu beaucoup de coups sur la tête, cours très bas, prix en hausse des engrais, et pour finir le loup... »

Pour beaucoup, le devenir de l'élevage ovin passe par les politiques, car si ceux-ci lâchaient les éleveurs et leurs aides, ce sont des populations entières qui seraient sinistrées.

Difficilement envisageable !

L'élevage fait vivre encore ces familles. Si cette activité devait disparaître, elle accompagnerait aussi celle du tilleul et peut-être de la lavande, et à moyen terme éliminerait toute activité agricole dans ce village.

Au XX^e siècle, l'exode rural dû à la mécanisation a entraîné une mutation des petites exploitations agricoles en exploitations plus étendues axées sur l'élevage ovin ou caprin et la lavande cultivée.

Jusqu'aux années d'après-guerre, ces petites exploitations agricoles, qui représentaient 80 % de l'économie du village, faisaient un revenu avec tout ce que la nature leur offrait.

– Ils ramassaient les champignons et les vendaient en ville ou à des restaurateurs.

– La chasse était ouverte toute l'année et n'était pas réglementée comme aujourd'hui. Ils vendaient les lièvres, les grives, les lapins de garenne, les perdreaux, les pigeons ramiers. Le petit gibier était en forte densité sur la commune et comme la chasse se pratiquait en grande partie par piégeage, ils capturaient souvent des renards, des fouines, les peaux récupérées étant vendues à des marchands ambulants qui passaient à vélo et qui criaient en passant pour signaler leur présence « Pèou de lapin, Pèou de lapin »

– La pêche était fructueuse avec les truites et quelques écrevisses.

– Le ramassage des escargots était assuré par les enfants, les parents les troquaient contre quelques denrées de première nécessité chez l'épicier de la Combe Ils récoltaient les bourgeons de pins, les triaient à la veillée pour fabriquer les bonbons à la sève de pins.

– Ils récoltaient également le miel que les abeilles produisaient dans les troncs d'arbre creux, et s'en servaient comme médicament et pour la fabrication des pâtisseries. Plus tard vers 1850, apparaissent les ruches « Dadant » à cadres superposables plus fonctionnelles et sans risque pour les abeilles lors du prélèvement du miel.

L'installation de jeunes agriculteurs en agriculture biologique amorce un renouveau dans l'agriculture.

Plusieurs artisans se sont installés, une épicerie-restaurant-camping complète cette économie locale sans compter sur quelques gîtes ruraux qui accueillent des touristes amoureux des balades en montagne et de la pratique du VTT.

Récemment un centre de remise en forme s'est ouvert « jeûner en marchant » qui invite à une reconnexion à la nature, détente, bouleversement, changement de comportement alimentaire, hygiène de vie et pratique du jeûne hydrique.

À suivre dans le livre

**Dans les Baronnie Provençales,
Montauban-sur-l'Ouvèze,
petit village oublié**

**En vente au 06 81 78 09 34 Vefouvèze
La caisse à bulles, Buis-les-Baronnies
Tabac presse, Buis-les-Baronnies
b.malzac@editions-fenestrelle.com**



Le mot du Président



L'esprit associatif, c'est quoi ?

Le goût de se retrouver pour participer et faire des choses ensemble. Amener les adhérents à comprendre qu'ils sont eux aussi des acteurs indispensables à la survie de l'association.

Les subventions qui sont allouées chaque année ne sont jamais acquises et l'on doit éviter d'augmenter les tarifs des cotisations, pour permettre l'accès des activités au plus grand nombre.

La participation de tous pour trouver des solutions est capitale, au moins à l'occasion des Assemblées Générales où tout adhérent est invité pour s'informer, mais aussi pour donner son avis et faire des suggestions pour le bon déroulement des activités.

Qui dit association dit engagement, passion, autonomie, initiative, rencontre, échange et convivialité

La vie associative est avant tout une « formidable aventure », mais cela ne signifie pas qu'elle soit exempte de difficultés comme par exemple le recrutement de bénévoles, les membres du bureau et du conseil d'administration et leur mobilisation dans la durée, sans compter la recherche permanente de financement.

Faute de compétences disponibles, les associations éprouvent des difficultés à développer autant qu'elles le souhaiteraient de nouveaux projets.

Renouveler les membres actifs du bureau et notamment le Président et le Trésorier s'avère très difficile eu égard aux responsabilités juridiques qu'impliquent ces postes.

Cependant, la satisfaction d'obtenir des résultats, d'avoir réussi souvent avec de petits moyens, ou tout simplement d'avoir animé une commune est très encourageant et fait oublier l'usure des bénévoles.

Nos soirées attirent de plus en plus de monde et je tiens à remercier tous nos fidèles adhérents et sympathisants qui font honneur à notre association.

Je voudrais terminer en vous informant que notre dernière soirée de l'année se tiendra le samedi 8 décembre à la salle des fêtes de Bagnols et le thème sera Noël.

Très cordialement à toutes et à tous.

Le Président



La cité romaine qui s'est probablement développée, à la fin du II^e siècle ou au début du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, portait le nom d'Ucetia. Elle est connue grâce à l'inscription dite « géographique » trouvée à Nîmes au XIX^e siècle.



Uzès la romaine - 1^{re} partie

Textes de Bernard MALZAC

Publié dans le « Républicain d'Uzès et du Gard » en avril 2016.



Les récentes découvertes sur le site du futur internat d'Uzès éclairent d'un jour nouveau le passé romain de la cité ducale.

Le visage contemporain d'Uzès est l'aboutissement naturel d'un long cheminement historique dont le passé d'origine celto-grecque débouchera sur une implantation romaine qui a modelé la structure spatiale de la ville.

La ville romaine (1)

La cité romaine qui s'est probablement développée, à la fin du II^e siècle ou au début du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, portait le nom d'Ucetiaë. Elle est connue grâce à l'inscription dite « géographique » trouvée à Nîmes au XIX^e siècle (2).

L'agglomération gallo-romaine était située au carrefour des routes qui la mettaient en contact avec la vallée du Rhône, l'arrière-pays ardéchois et cévenol, et avec le littoral méditerranéen. Suivant les historiens, au nord-ouest de la ville, la route qui reliait Nîmes à Alba (3), capitale des Helviens, aboutissait à la place aux Herbes. Au nord-est, une voie sortait d'Uzès, passant par le quartier de Saint Firmin, et permettait de rejoindre la vallée du Rhône. Au sud-ouest, une route sortait par la Grande

Bourgade pour rejoindre Nîmes. Au sud, la voie venue de Beaucaire passait par la rue Paul Foussat et se dirigeait au nord, par la rue Jean-Jaurès, en direction d'Alès pour rejoindre la voie Régordane qui menait au Massif central. Ces quatre voies correspondent aux portes médiévales de la ville : la porte Saint Julien au nord-est, la porte de la Condamine au nord ; la porte Saint Étienne à l'ouest et la porte de la Barrière au sud.

Selon les recherches actuelles, la ville aurait commencé à s'organiser dans la périphérie de la cathédrale. Des sondages effectués en 1969 (4), dans le parc du Duché, ont permis de récolter de la céramique de la fin II^e- début I^{er} siècle avant Jésus-Christ. Par ailleurs en 1993, une fouille, réalisée dans la rue Saint Théodorit, a mis au jour les traces d'une enceinte en grand appareil dont la construction a subi une « forte influence hellénistique » (5), datée de la même époque que les découvertes précédentes. Un autre mur similaire situé dans le prolongement se trouve sous le pavillon Racine.

L'extension de la ville

L'importance grandissante de la ville dans les dernières décennies de la République (6) a nécessité une extension de son périmètre vers ce qu'ont été les limites de la ville médiévale. Selon les études menées à partir de la cadastration romaine, Martine Assénat (7) a émis l'hypothèse que la Place aux Herbes était le point d'aboutissement d'un cardo (8), ce qui permet de supposer que cet emplacement serait un ancien espace public, peut-être le forum de la ville romaine. Toujours selon ses recherches et à partir du travail sur le terrain, elle suggère la présence hypothétique d'un amphithéâtre située dans le quartier de la rue du Docteur Blanchard et d'un odéon ou théâtre d'un diamètre évalué à 40 mètres, présumé avoir été construit entre l'église Saint Étienne et la rue Paul Foussat.

Ainsi, peut-on imaginer, dans un schéma classique d'urbanisation romaine, ce qu'aurait pu être Uzès à cette époque, mais restons prudents, car cette hypothèse n'est, à ce jour, corroborée par aucune fouille qui permettrait de la valider.

Notes

1. *L'aqueduc romain qui prend naissance à la vallée de l'Eure n'est pas évoqué dans cet article parce que son histoire est largement diffusée et connue de tous.*
 2. *D'après Strabon et Pline, Nemausus (Nîmes) avait sous sa dépendance vingt-quatre bourgs ou petites villes, qui jouissaient, comme leur capitale, du droit latin, et n'étaient point soumises aux gouverneurs envoyés de Rome dans la Province. La découverte du socle d'une colonne, trouvé route de Sauve à Nîmes, décrit une espèce d'itinéraire contenant onze noms de lieu dont Ucetia.*
 3. *Aujourd'hui, c'est la route départementale 979 qui va vers l'Ardèche en passant par Lussan.*
 4. *Fouilles conduites par les archéologues Jean-Paul Joly et Jean Charmasson*
 5. *Résultats d'une expertise demandée par le Service régional de l'archéologie à Jean-Claude Bessac, docteur en histoire, archéologie et ingénieur de recherche au CNRS, UMR 5140, à l'Université Paul Valéry - Montpellier 3.*
 6. *L'année 31 avant Jésus-Christ, celle de la bataille d'Actium, qui oppose Octave à Marc Antoine, marque la fin de la République romaine.*
 7. *Maître de conférences d'histoire romaine à l'Université Paul-Valéry Montpellier III, membre du Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences humaines Et Sociales de Montpellier, Directrice de la Section d'Histoire ancienne et auteure de nombreuses publications sur la cadastration romaine.*
- Les villes romaines étaient organisées selon un axe nord-sud, appelé le cardo maximus qui était la voie la plus importante et un axe est-ouest, le decumanus maximus.*

Uzès la romaine - 2^e partie

Textes de Bernard MALZAC

Publié dans le « Républicain d'Uzès et du Gard »

Cet article est paru en avril 2016, soit un an avant que le résultat des fouilles menées par l'INRAP n'ait été rendu public.



Cette caserne existe encore, elle se situe en face le lycée Charles Gide. C'est dans le jardin qu'ont eu lieu les fouilles archéologiques qui ont mis au jour un quartier l'Ucetia, la romaine. Les bâtiments vont être transformés en internat pour les élèves des lycées.

Hormis les différentes études, dont celles réalisées à partir de la cadastration romaine, qui ont permis d'imaginer Uzès à l'époque romaine, de nombreux éléments disséminés dans et hors la ville permettent de compléter ce tableau. Je dois préciser que l'aqueduc, œuvre des Romains, a été sciemment occulté compte tenu de la littérature existante qui l'entoure.

Les découvertes passées

De nombreux vestiges de cette période ont été trouvés dans différents lieux de la ville. Ils permettent d'affiner la structure spatiale de l'Ucetia romaine, dès lors qu'ils ont été récupérés *in situ*.

La première découverte, mentionnée dans les écrits, remonte aux années 1657, lors de la construction de la chapelle des Capucins où il fut mis au jour huit colonnes de granit et quatre chapiteaux d'ordre corinthien (1). Ces éléments, dont on ignore l'appartenance, semblent dater du 1^{er} siècle après-Jésus-Christ. Plus tardivement en 1767, lors de la construction de l'hôtel de ville (2) fut découvert un fragment de mosaïque polychrome historié avec en son centre, la tête du dieu solaire Phébus.(3)

Dès le XIX^e siècle, l'intérêt balbutiant pour le patrimoine (4) fit prendre conscience aux érudits locaux de l'intérêt que représentait la conservation des traces de notre passé. À compter de ce moment-là, chaque espace public ou privé, fut l'objet d'une attention particulière. C'est ainsi qu'à l'entrée des Marronniers, proche de la rue de la Ferté Milon, furent trouvés deux bassins avec un petit canal cimenté, les restes d'une mosaïque à tesselles noires et blanches.

Ce sont les stèles funéraires qui furent découvertes en plus grand nombre. On en dénombre 23 dont la plupart proviennent de la partie sud de la ville de l'église Saint Étienne à la cathédrale.

Leur présence laisse supposer l'existence de nécropoles le long des portes de la ville (5) : porte de la Barrière (rue Paul Foussat) et porte Saint Étienne. Néanmoins, Jean Charmasson (6) aurait localisé une nécropole au nord de la ville près de la porte de la Condamine (rue Xavier Sigalon)

Toutes ces stèles funéraires ou cippes ainsi que les autels votifs, sur lesquels sont inscrites de nombreuses épitaphes, nous renseignent sur l'origine et le rang social des habitants gallo-romains qui ont peuplé Uzès à cette époque.

Les fouilles archéologiques récentes

Le futur aménagement pour la construction d'un internat et d'une restauration communs aux lycées Gide et Guynemer dans l'ancienne gendarmerie a nécessité, comme tout nouveau projet dans une ville, un chantier de fouilles préventives afin d'établir un diagnostic qui déterminera l'intérêt que représente le site. C'est ainsi qu'en 2013, un chantier de fouilles fut entrepris par un des organismes en charge de l'archéologie préventive, l'INRAP (Institut de recherches archéologiques préventives), sous la conduite de Frédéric Raynaud, archéologue.(7)

L'opération portait sur une superficie totale de 6 401 m². Les premières recherches, situées au sud-ouest de la parcelle, ont permis de mettre au jour des vestiges de constructions dont l'occupation s'établissait sur les I^{er} et II^e siècles après Jésus-Christ, période décrite dans le précédent article. La découverte d'un chapiteau dorique laisse penser qu'il proviendrait d'un édifice public dont il est difficile, à ce stade, de déterminer la nature.

La découverte la plus intéressante a été faite dans le jardin localisé à l'est de la fouille. Il s'agit d'une mosaïque polychrome d'environ 25 m² décorée de figures géométriques et d'animaux (canard, poisson...). D'autres bases de murs et divers objets d'époque plus tardive (du IV^e au VII^e siècle occupent la partie ouest de la parcelle.

Cet ensemble pourrait laisser à penser que nous sommes dans la continuité de l'urbanisation d'un quartier de la ville antique, mais, pour l'instant aucun lien avec celle-ci ne permet d'étayer cette hypothèse. Il pourrait s'agir tout autant de différents bâtiments implantés à la périphérie de celle-ci.

Uzès la Romaine, est loin d'avoir livré tous ses secrets.

Notes

1. *Les colonnes et les chapiteaux furent réemployés dans les bâtiments du Duché.*
2. *L'hôtel de ville primitif, situé de l'autre côté de la ville, avait été détruit par une explosion de barils de poudre en 1763 déclenchée par la foudre. L'édifice actuel fut construit d'après les plans de l'architecte Boudon. Pour le construire, une partie des remparts fut abattue et sur leur base fut construite la façade nord du bâtiment. Commencé en 1767, le bâtiment fut achevé en 1773. Extrait de la notice PA00103259 - Base Mérimée - Ministère français de la Culture.*
3. *Selon Louis Rochetin, elle était encore présente au centre de la salle Racine en 1867.*
4. *C'est en 1834 que Prosper Mérimée devint inspecteur général des monuments historiques. Il effectua alors de nombreux voyages d'inspection à travers la France en vue de protéger les monuments historiques.*

5. *L'inhumation se déroulait dans une nécropole à proximité du milieu urbain mais toujours en dehors de la ville. La mort était exclue du monde des vivants au contraire du milieu rural où les nécropoles sont souvent en relation avec un lieu d'habitation.*

6. *Jean Charmasson, historien, archéologue, est l'inventeur de l'oppidum de Gaujac et a conduit de nombreux travaux archéologiques dont certains à Uzès. Il est l'un des fondateurs de la revue Rhodanie.*

7. *Voir Bilan scientifique 2013, Direction Régionale des Affaires Culturelles, Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon.*



Mosaïque extraite du bilan de la Région Languedoc-Roussillon 2013.



Le culte des reliques de Saint-Firmin à Uzès et les faux miracles

Textes de Bernard MALZAC

Article publié dans le Républicain en octobre 2015



Jeudi 11 Octobre 2018 : Fête de Saint Firmin, Évêque d'Uzès, disciple, ami et biographe de Saint Césaire d'Arles (516-553).

Read more at <http://reflexioncristienne.e-monsite.com/pages/vie-des-saints/octobre/saint-firmin-veque-d-uzes-disciple-ami-et-biographe-de-saint-cesaire-d-arles-516-553-fete-le-11-octobre.html#ymWLVLYoTBYf4Byy.99>



Autel-reliquaire de saint Firmin, évêque d'Uzès qui eut un rôle important dans l'histoire de la cité et de l'église locale. Vénéralisé comme protecteur des esprits faibles. Cet objet mobilier est inscrit monument historique dans la base Palissy, base de données sur le patrimoine mobilier français du ministère français de la Culture.

Firmin est né à Narbonne en 509 d'une famille de l'aristocrate gallo-romain de la fin du V^e siècle, les Tonance Ferréol dont le grand père fut préfet des Gaules. Selon les Acta Firmini, rédigées au XII^e siècle, il fut élevé par ses parents jusqu'à l'âge de 12 ans, puis ces derniers l'envoyèrent, en compagnie de son cousin Ferréol, auprès de son oncle paternel, Rorice, troisième évêque d'Uzès.

Dès lors commença pour Firmin, cette vie de prière et de sanctification à l'exemple de son oncle, au point qu'il n'attendit pas l'âge fixé par l'Église, et qu'il fut ordonné prêtre à vingt ans. Sa précoce expérience, sa rare piété devaient recevoir une plus haute consécration à la mort de Rorice en 538, qui le désigna pour lui succéder. Ce choix fut ratifié par l'assentiment de la population et l'approbation de l'Église.

Très jeune pour assumer une telle charge, il sentit le besoin de se rapprocher de Césaire, métropolitain d'Arles dont l'expérience et la sagesse était reconnues de tous. Ses rapports avec le grand évêque d'Arles furent si fréquents et si intimes qu'il fut regardé plus tard comme un de ses disciples les mieux instruits de tous les détails de sa vie. Il l'avait surtout pris comme modèle et, comme lui, il mit tous ses soins à procurer la décence et la splendeur du culte dans sa cathédrale ; comme lui, il se dévoua à l'instruction de son peuple, au soulagement des pauvres et à la défense des faibles et des opprimés.

Sa proximité spirituelle et relationnelle avec ce prélat l'amena à collaborer, sous la direction de Cyprien, évêque de Toulon, à la rédaction de la vie de Césaire que ses mérites avaient fait inscrire au catalogue des Saints.

Son zèle pour la propagation de la foi chrétienne et sa réputation de sainteté ne manquèrent pas de lui attribuer le don des miracles : les malades venaient toucher ses vêtements comme autrefois ceux du Sauveur, persuadés que ce simple contact leur rendrait la santé

Son épiscopat fut aussi marqué par la construction de plusieurs édifices religieux. Alors qu'Uzès ne possédait que la cathédrale, il entreprit de bâtir une première église sous le vocable du martyr minois Baudile, pour lequel il avait une grande vénération. Pour cette construction, il choisit le quartier de la

Perrine, au nord de la ville. Il construisit une deuxième église dans la ville au quartier «du Plan de l'Oume. Il la consacra à trois saints : l'apôtre André, le martyr de Brioude, Julien, et Basilisse, vierge et martyre. Cette construction devait être digne de la précédente puisqu' un diplôme de 896 la qualifie d'admirable. De ses trois vocables initiaux, il ne resta plus que celui de Saint-Julien.

Ce fut le 11 octobre 553 que l' évêque Firmin, âgé de trente-sept ans, rendit l'âme à Dieu dans sa résidence de campagne de Firmignargues, sise à Montaren.

Le culte de Saint-Firmin

Sa dépouille morte fut emmenée à Uzès, et, s'il faut en croire la légende du vieux bréviaire

d'Uzès, il se produisit un événement merveilleux durant ce transfert Tandis que le convoi funèbre longeait une forêt, un ours survint qui se jeta sur l'un des quatre bœufs de l'attelage et le dévora. Enfin capturé et rendu docile le plantigrade dût se laisser atteler à la place de sa victime et traîner avec les trois autres bœufs le char funèbre jusqu'à la ville, ou, débarrassé du joug, il regagna sa solitude boisée. On le voit, cette pieuse légende s'apparente à celle du loup de Saint-Gens qui dut remplacer à la charrue la vache qu' il avait tuée.

Selon son désir, son corps fut inhumé en l'église Saint-Baudile de la Perrine où son tombeau va devenir un lieu de pèlerinage, témoin de miracles nombreux, tandis que la réputation de sainteté de l'évêque dépassera les frontières et se répandra jusqu'en Italie.

Les faux miracles

Le glorieux sépulcre avait acquis une telle réputation par les nombreux miracles qui s'y accomplissaient qu'une foule de plus en plus nombreuse vint l'honorer. Mais une si grande affluence ne pouvait attirer certains énergumènes qui se jouaient de la piété des fidèles et les fascinaient par de faux miracles. Dans une lettre adressée à Teutbalde, évêque de Langres (qui avait signalé des convulsions à Saint-Bénigne de Dijon), Amolon, archevêque de Lyon (840 - 852) écrivait : « Je n'en parlerais pas ainsi si je n'en avais pas été témoin moi-même du temps de mon prédécesseur (saint Agobard, 814-840) ; car j'ai vu devant moi des hommes qui se disaient possédés, mais en leur donnant bien des coups ; ils avouaient leur imposture, et confessaient que la pauvreté les y avait engagés. Nous savons aussi qu'à Uzès au sépulcre de saint Firmin, on avait vu des chutes et des brûlures semblables, mais Barthélémy, évêque de Narbonne ordonna d'employer au profit des pauvres les offrandes qu'on y apportait, après quoi on n'entendait plus parler de cette illusion ni dans cet endroit ni dans les autres lieux où elle avait commencée. »

Cette dévotion sembla perdurer, puisqu'en 1597 Thomas Platter, indique que la vénération des reliques étaient encore « le but de fortes processions et pèlerinages pour exorciser les gens possédés de l'esprit malin ». Aucun texte ne précise quand s'est arrêté ce pèlerinage, mais l'on peut présumer que l'intensification des guerres religieuses a mis fin à cette pratique.

L'attraction suscitée par les reliques de ce saint commença à attirer de nombreux commerces, si bien qu'en 1358, en vertu de lettres patentes du Charles V, la ville institua une foire d'une durée de 12 jours, ramenée à 3 jours, par Henri III en 1578, réduite aujourd'hui à 1 jour... Elle se tint, dans un premier temps, aux abords du tombeau de Saint-Firmin, puis elle fut transportée en 1578, dans les murs de la ville, les bestiaux continuant de se tenir au quartier de Saint Firmin.



Sur cette épitaphe, qui se situe sur les restes de l'abside droite de l'église Saint Geniès à Uzès, Eugène Germer-Durand, a interprété le nom de Bertille inscrit comme étant une des proches compagnes de l'infortunée de Dhuoda

L'inscription latine sur la pierre :

**« V KALENDAS : MADI OBIIT BERTIL
LE BON (AE) MEMORIA (E) IN DOMINE »**

Traduction :

« Le cinq des calendes de Mai est morte dans le Seigneur, Bertille, de sainte mémoire. »

Dhuoda vécut dans la première moitié du IX^e siècle. Elle était l'épouse du marquis Bernard de Septimanie qui l'exila à Uzès auprès de l'évêque Éléphantus. Elle entreprit alors la rédaction d'un traité d'éducation pour son fils Guillaume dont elle était séparé : « Liber manualis », ou « Manuel ». Si nous nous y intéressons particulièrement dans notre région, c'est grâce à la découverte à Nîmes vers la fin du XIX^e siècle d'une copie de manuscrit datée du X^e ou XI^e siècle, hélas fragmentaire et détériorée. Fort heureusement, Édouard Bondurand, un archiviste de la ville de Nîmes, s'attacha à déchiffrer l'écriture en minuscule caroline alignée avec soin sur les pages du parchemin. Il en fit la traduction du latin au français afin de le mettre à la portée de tous. Cet ouvrage, premier connu pour le Moyen Âge a été écrit à Uzès de 841 à 843.

Entre mystères et cris d'alarme : l'église Saint Geniès à Uzès.



L'église Saint Geniès

L'abside et ses deux absidioles avant la tempête de février 2015

Bercé par le souffle délicat des pins parasol, l'église Saint Geniès garde encore beaucoup de mystères sur son histoire (date d'édification, de destruction, sa hiérarchie parmi les églises d'Uzès...) et a provoqué de nombreux cris d'alarme afin qu'elle ne disparaisse pas de notre paysage. Aujourd'hui, qu'en est-il ?

A travers l'histoire

Cet édifice situé le long de la route des Helviens (de Nîmes à Alba - Ardèche), l'église de Saint Geniès apparaît pour la première fois dans un diplôme de Louis VII sous la dénomination de *Villa Sancti Genesii* (le terme Villa, au haut Moyen-Âge, est une grande exploitation agricole et, parfois, quelques hameaux ainsi qu'une église).

Selon la légende et la tradition, citée dans le Bréviaire d'Uzès (XIV^e siècle), un oratoire fut construit sur l'emplacement de l'arrestation de Saint Geniès qui vivait sous le règne de l'empereur Maximilien (286 -306). Ce greffier du tribunal d'Arles fut persécuté pour ses idées favorables à la religion chrétienne. Toujours selon cette tradition, une église à laquelle était annexée un couvent de

femmes fut édifiée à l'époque mérovingienne. Pour ne pas faillir au souvenir des Sarrasins qui a été longtemps, et est encore présent dans les traditions populaires, cet édifice fut détruit au début du VIII^e siècle. Ce sont les seuls éléments, à prendre avec précaution, qui nous parle de l'histoire de cette église.

Les restes de la construction actuelle indiquent qu'elle fut bâtie au début du XII^e siècle.

Aucun document, ne précise l'époque de sa destruction mais on peut émettre l'hypothèse qu'elle fut détruite, comme la plupart des édifices religieux de la région, lors des guerres de religion qui opposèrent catholiques et Protestants entre 1560 et 1623.

En 1820, elle appartient à l'Abbé Raffin qui en fit don au conseil de la fabrique (assemblée de clercs et de laïcs chargés d'administrer les biens de la cathédrale) qui y installa une station des Rogations.



Le chœur de l'église après la tempête de février 2015 qui dévasta tout l'environnement du site.

Eléments architecturaux

Les restes que l'on peut admirer encore se composent, côté est, d'une abside flanquée de 2 absidioles. Les éléments décoratifs sont représentés par 16 lésènes ou bandes lombardes supportant des arcatures doubles en plein cintre. Ce type de décoration venu de l'Italie du nord, via la Catalogne, est caractéristique de ce que l'on appelle le « premier art roman » qui fleurit dans nos régions vers la fin du XI^e au début du XII^e siècle.

Autre particularité de cette église, elle comporte un alphabet qui ceinture les trois absides. Il se situe à environ 2 mètres de hauteur où l'on peut voir les lettres de J à P (lecture de gauche à droite). Cet alphabet, symbole de consécration, nous livre un élément intéressant dans la mesure où l'on ne retrouve très peu d'églises comportant ces signes. La plus proche se trouve à Beaumont-du-Ventoux dans le Vaucluse.

Sur l'abside droite, à environ 0,50 m, l'on peut voir une inscription, datant de l'époque carolingienne qui a été déchiffrée par Germer-Durand (1) : « Le 5 des calendes de mai (27 avril) mourut dans le Seigneur Bertille, de bonne mémoire ».

Du côté ouest, les chevets voûtés en cul-de-four, laissent imaginer l'intérieur de l'église. Un rapport de fouilles établi en 1853 par M. Bègue, architecte de la ville, donne une idée plus précise de l'édifice. A partir de repérages réalisés au sol, il a dressé un plan qui montre une nef à trois travées qui se termine par un porche. S'inspirant de cette étude, le regretté Roger Boinard a réalisé une maquette que l'on peut voir au musée Georges Borias à Uzès.

Des cris d'alarmes

Le premier qui prit conscience de la fragilité de cet édifice, fut l'architecte Bègue qui termina son rapport par : « Les fondations du sanctuaire mises à découvert par l'affaissement du terrain que je viens de décrire, sont dégradées en plusieurs endroits, et des brèche énormes y existent sur une profondeur de cinquante centimètres de manière à compromettre la solidité de ces restes échappés à la destruction... » Presque cent ans après, c'est André Guilhaudin qui titrait dans le *Républicain* du 5 juin 1948 : « Une perle qui se meurt ». Cet appel est relayé par un long article de Léa Jonquet (*Républicain* du 30 avril 1949) qui dit sa nostalgie :

« ...Ces ruines nous sont bien un trésor inestimable sur lequel nous nous devons de veiller avec la plus attentive piété... »

En 1984, c'est au tour de Jean Diskant de titrer : « Saint Génès assassinée ! ». Ce cri d'alarme ou plutôt ce coup de gueule résonnait à la construction de 2 villas à proximité de l'abside, constructions qui furent démolies suite à l'action de l'association Renaissance d'Uzès, soutenue par d'autres (Amis du musée...) qui porta l'affaire devant le tribunal administratif.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Si des travaux de préservation furent entrepris par la mairie en 2009, l'église Saint Génès reste fragile et la vigilance doit nous guider dans la protection de ce patrimoine exceptionnel.

Notes

1. *Mémoire de l'Académie de Nîmes 1867 – 1868*
2. *Archives communales 8R2*
- 3.

*Article paru dans le **Républicain d'Uzès et du Gard** en décembre 2014*



Au temps des charbonnières en Provence

L'exploitation du charbon de bois, bien que millénaire, n'a connu, dans notre région, un développement intensif que vers les années 1920. Auparavant, c'était une production qui répondait aux besoins propres à une activité artisanale ou à une utilité familiale.



Femme et enfants travaillent avec le père de famille, en toutes saisons. Ils construisent des cabanes en bois ou en pierres et tout près montent les charbonnières pour les surveiller tout au long de leur combustion.

L'arrivée des italiens

Au début du XX^e siècle, la situation économique de l'Italie provoque une émigration saisonnière des populations vers le midi de la France. Cette situation cesse avec la guerre de 1914-18 où les italiens repartent dans leur pays pour combattre dans leur armée.

Dans les années 1920, une nouvelle vague de migrants chassés par la pauvreté et la situation politique (expansion du fascisme par Mussolini) trouve refuge en France dont le besoin d'une main d'œuvre importante est nécessaire pour soutenir son développement industriel et colonial. L'extension de l'utilisation du charbon de bois (ménagère : cuisson des aliments dans le potager (1), industrielle : alimentation des hauts fourneaux...) entraîne une production de plus en plus importante.

C'est dans ce contexte que de nombreuses familles italiennes, venues surtout des régions forestières, sont venues s'implanter en Provence et dans l'Uzège pour fabriquer du charbon de bois.

Leurs conditions de vie



Ce paragraphe aurait pu s'intituler « d'une misère à l'autre » tant les conditions de vie de ces populations étaient d'une extrême indigence. Quelques familles avaient trouvé refuge dans une parenté plus ou moins lointaine mais la plupart vivaient dans les bois.

Les cabanes étaient en pierre ou alors avec des branches ou de la terre. Le lit, c'étaient des morceaux de bois ou du buis par-dessus sur lequel était mis le sac à charbon vide. Dans un coin, il y avait la cheminée ; la porte était fabriquée avec du bois. On vivait toute l'année dans la cabane.(2) Outre l'habitat rudimentaire, il y avait le problème de l'eau qui se trouvait parfois assez loin du domicile et ne facilitait les toilettes quotidiennes, d'où l'expression « noir comme un charbonnier ».

L'accès à la nourriture était aléatoire compte tenu des conditions économiques dans lesquelles vivaient ces familles mais l'environnement permettait de ne pas trop souffrir de la faim (élevage de volailles, possession d'une ou deux chèvres, chasse du gibier, cueillette, etc...).

L'installation et le fonctionnement d'une charbonnière

Après avoir choisi un emplacement plutôt plat et dégagé de toute végétation, on installait la charbonnière qui se présentait sous forme de meule (voir photo). Dans un premier temps, on mettait une perche qui servait de repère pour la construction de la cheminée qui devait se trouver au centre. Une fois celle-ci édifiée, les morceaux de bois (environ 1 m) étaient posés tout autour avec un minimum d'espace entre deux pour éviter la présence d'oxygène qui aurait accélérer la combustion. Cette opération était réalisée sur deux étages. Ensuite, la meule était recouverte d'éléments végétaux, eux-mêmes revêtus d'une épaisseur d'environ 5 cm de terre. Cette étape réalisée, on passait à l'allumage de la charbonnière et la combustion pouvait commencer. Celle-ci pouvait durer jusqu'à une semaine et demandait une attention permanente. Pour terminer les opérations, le défournage, où le charbon de bois était extrait et mis dans des sacs après avoir été refroidi.

Un projet « Mémoire des charbonniers »

A l'initiative du conseil municipal d'Aigaliers relayé par différentes associations (3) et les enseignants, un travail de collecte de mémoire d'anciens charbonniers (4) ayant vécu sur le territoire a été réalisé. Il a débouché sur la construction d'une charbonnière et la reconstitution d'une cabane. Un film vidéo nous montre ces différentes étapes. Il est complété par un rapport rédigé par une stagiaire d'un master intitulé « Valorisation et Médiation des Patrimoines » de l'Université Paul Valéry de Montpellier.

Ce Projet, qui a duré cinq ans (2005-2012), s'est inscrit dans le cadre d'un Contrat Educatif Local qui regroupait divers partenaires institutionnels.

Une initiative de conservation du patrimoine mémoriel qui pourrait être un exemple à suivre de la part de nos élus locaux.



les charbonnières des garrigues

En 2005, dans le cadre du Contrat Éducatif Local, les enfants d'Aigaliers et des bénévoles ont recueilli la mémoire des charbonniers : collecte des témoignages des habitants et charbonniers encore vivants; des adolescents ont photographié leurs outils et reconstitué avec eux une cabane de charbonniers et une charbonnière.

Quand la fumée devenait bleue, le charbon de bois était prêt. On enlevait la couverture de terre.

***En complément de l'article de Thierry Galizzi,
un texte déjà publié dans le Républicain en juillet 2014 :***

Les éléments qui composent cet article ont été puisés dans « Mémoire des charbonniers ».

***Mes remerciements à Frédérique Bonzi
qui m'a permis de consulter tous les documents concernant ce projet.***

Notes

- 1. C'est sur le potager que l'on cuisinait les aliments. Il se présentait sous la forme d'un petit fourneau, creusé dans la maçonnerie, percé sur le dessus de trous carrés munis de grilles, sous lesquelles on plaçait le charbon de bois ou les braises de la cheminée.*
- 2. Interview de Dominique Licini réalisé par Michel Gratier de Saint Louis dans le cadre de l'action « Mémoire de charbonniers » menée par plusieurs associations d'Aigaliers.*
- 3. Associations Aphyllanthe, l'Association Baronaise d'Animation, les Lutins, les Escoules, l'association du patrimoine de Baron et la bibliothèque de Foissac.*
- 4. Il s'agit de la famille Galizzzi (Ange, Jean et Bernard), d'Edigio Cavagna, de Claire et Nathalie Scanzzi, de Dominique Licini et Albert Rondelli.*



Maryse Cathébras

Uzès, la grande illusion
(1919 - 1939)

Éditions de la Fenestrelle

**Uzès,
la grande illusion (1919-1939)
Maryse Cathébras**



Perdue dans son écrin de garrigue, Uzès, premier Duché de France, est aujourd'hui une ville gardoise dont le patrimoine architectural et le passé historique font l'admiration des visiteurs. Et pourtant, durant l'entre-deux-guerres, son destin est bien chancelant.

C'est la grande illusion. Trois mots qui définissent véritablement la situation d'Uzès durant cette période. La prospérité des années vingt, avec la modernisation de l'agriculture, de l'industrie, ne sera pas assez forte pour atténuer les difficultés que connaît la ville, depuis la fin du XIX^e siècle, et pour faire face à la crise des années trente. La politique de centralisation de l'État l'ampute des secteurs qui avaient fait son prestige, avec la disparition de ses activités militaire, administrative, judiciaire, etc. À ces suppressions, qui ont des répercussions démographiques et économiques, il faut ajouter les conséquences de la première guerre mondiale.

Ce deuxième tome se veut le reflet de la vie des Uzétiens, avec leurs choix politiques dans l'administration de la ville, leurs efforts pour redynamiser les activités agricoles et industrielles de la commune, et les premières mises en valeur des atouts touristiques de la localité. Mais, Uzès a de plus en plus de mal à conserver son prestige.

De souche uzétienne, passionnée par l'histoire contemporaine, Maryse Cathébras a soutenu, à Montpellier, une thèse de doctorat en « Histoire militaire et Études de Défense » sur la ville d'Uzès au XX^e siècle. Elle a participé à l'ouvrage collectif sur *Uzès et l'Uzège, 20 siècles d'histoire* et publié *Perdue dans la garrigue, Uzès, loin du bruit des canons (1896 - 1918)*, premier volet de son histoire d'Uzès.



Boulevard Victor-Hugo
(Collection Médiathèque d'Uzès) page 97 du livre

Introduction

Aux XIII^e et XV^e siècles, une bourgeoisie d'artisans, de marchands, d'hommes de loi – à l'origine du progrès économique, politique et social – s'était formée, dans de petites villes de cinq à quinze mille âmes. Avec le temps, ces villes de province sont déchuées de l'importance qu'elles avaient. Pourtant, les petites cités n'en constituent pas moins, en pleine campagne, un foyer intellectuel et moral. C'est dans celles-ci que s'élaborent les opinions. Mais, en 1920, le Gouvernement se penche sur la question de simplifier les services publics dans les départements. Les secteurs de la Guerre, de l'Intérieur, de la Justice, de l'Instruction publique sont touchés. Uzès fait partie des communes qui vont être visées par ces nouvelles mesures.

Perdue dans la garrigue, Uzès, loin du bruit des canons (1896-1918) relatait la vie des Uzétiens durant les premières années du XX^e siècle. Voici, brièvement, les traits essentiels qui y ont été développés.

Uzès, localité rurale, chef-lieu de canton et sous-préfecture du Gard, est l'enjeu de rivalités politiques et religieuses. Administrée successivement, entre 1896 et 1908, par le maire Léonce Pascal, républicain nationaliste progressiste, puis par les royalistes réactionnaires, sous la bannière du duc Louis-Emmanuel de Crussol, élu en 1908, la ville est marquée par l'omniprésence des militaires, avec sa caserne qui ne laisse pas indifférents les habitants de la cité : un atout qui permet à Uzès d'être considérée comme une ville importante.

Mais, victime de la centralisation industrielle des grandes villes, Uzès n'est qu'une commune agricole qui se meurt. Les marchés sont désertés, le commerce périclité. La sériciculture, activité phare du XIX^e siècle, qui avait fait ses beaux jours, voit ses manufactures se fermer les unes après les autres ; l'artisanat textile connaît une récession. La gare, inaugurée en 1880, ne joue pas, pleinement, son rôle attractif pour l'installation d'industries nouvelles.

C'est une petite ville provinciale somnolente, dont le décor urbain se dégrade. La municipalité Pascal aura toutes les peines du monde à combattre l'étiquette de « ville insalubre » que lui attribue l'administration sanitaire et faire admettre que cette réputation, peu glorieuse, est due au rayonnement de son hôpital, qui accueille tous les malades du canton, et même de plus loin, et qui malheureusement y décèdent.

Alors, quand la guerre éclate, en août 1914, et que les éléments se déchaînent, l'activité de la ville évolue au fil des passages des soldats, de la création des hôpitaux militaires qui accueillent un flot de blessés arrivant du front. La population féminine est mise à contribution dans les hôpitaux de la ville, dans les champs. Les habitants s'adaptent aux conditions de vie, malgré les restrictions et le départ des hommes, et s'organisent tant bien que mal pour avoir une vie presque normale.

Ces hostilités occasionnent l'afflux d'inconnus (réfugiés belges, français, serbes) qu'il faut loger, nourrir et accepter, alors que les enfants de la commune sont sur le front, dans la boue et le froid... Une ville, si loin du bruit des canons et si paisible, qui abrite dans ses casernes un dépôt de prisonniers de guerre (d'abord des civils, puis des officiers allemands). C'est avec soulagement que la fin de la guerre est accueillie, mais des blessures profondes ont meurtri la population de la petite localité.

Ce deuxième tome aborde la situation d'Uzès dans la France de l'entre-deux-guerres. Au lendemain du conflit, les années vingt apparaissent comme celles de la prospérité avec l'intensification de la circulation automobile, le développement des installations électriques, en ville et chez les particuliers, et la modernisation de l'agriculture. Mais, rapidement, les espoirs des Français vont être confrontés à la réalité. Le pays a été touché dans ses forces vives. Sa population vieillit, son économie reste déséquilibrée et, bientôt, les querelles politiques sont avivées par de nouveaux affrontements idéologiques.

Cet ouvrage est basé sur une partie de ma thèse de doctorat Uzès au XX^e siècle, les sources utilisées sont les archives communales et, en particulier, les délibérations du conseil municipal d'Uzès. Les archives départementales du Gard ont fourni, grâce à l'examen de la série M concernant l'administration générale, des renseignements sur l'organisation des municipalités uzésiennes et leurs nuances politiques ; y sont répertoriés des documents relatifs aux affaires politiques qui ont défrayé la chronique comme, par exemple, la visite de la duchesse de Guise à Uzès, en 1926. On y retrouve aussi des rapports abordant les grèves et conflits du travail ; la série Z regroupe les affaires traitées par la sous-préfecture d'Uzès avant sa disparition.

Je remercie toutes les personnes qui, à un moment ou à un autre, m'ont fourni des informations et des documents me permettant de compléter et d'illustrer ce livre, et plus particulièrement André Chapus, Brigitte Chimier, Jean Mignot, Vartine Regimbaud, Mireille Olmière et Diane d'Ormesson.

Pour compléter les recherches, des ouvrages et des revues ont été consultés comme la Cigale Uzégeoise qui, sous la plume de personnalités locales, évoque des questions historiques intéressant la ville. Le Journal d'Uzès et de son arrondissement reste une mine de renseignements sur la réalité de la vie des habitants de la cité.

Nous allons voir que les affaires et les crises politiques n'épargnent pas Uzès : elle subit un changement dans sa municipalité, qui passe d'un conservatisme certain à un socialisme « très indépendant », avec un maire prêt à tout pour défendre les intérêts de sa commune – et, en particulier, sauver le patrimoine culturel de la ville – qui connaît alors un certain regain d'activité dans son économie et une reprise démographique.

Au début des années trente, Uzès doit faire face à différentes décisions (suppression d'activités administratives et militaires) mettant en danger son capital économique. À cela s'ajoute la crise de 1934, qui atteint l'industrie et l'agriculture, provoquant l'effondrement brutal de toutes les productions nationales. Une sorte de léthargie s'empare de la commune. Uzès est-elle une ville à l'agonie ?

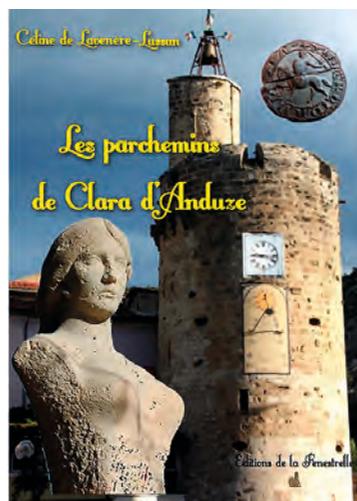
Auteure Céline de Lavenère-Lussan



Originnaire de Nîmes où elle a passé son enfance et une partie de sa jeunesse, Céline de Lavenère-Lussan vit aujourd'hui en Nouvelle Aquitaine où elle a suivi son époux. Un dépaysement soudain qui lui laissa une profonde nostalgie de sa terre natale, étalant ses splendeurs de la grande bleue à travers costières et garrigues jusqu'aux majestueuses Cévennes, ses « montagnes magiques ». Ce vague à l'âme suscita en elle un besoin impérieux de crier son amour à ce pays perdu, en lui rendant hommage ; c'est ainsi, qu'au fil des saisons, virent le jour quatre recueils de textes régionaux (inédits actuellement) intitulés *Murmures du Pays d'Oc*, comprenant : *Suite occitane pour orchestre d'oiseaux*, *Le Cantique de la Cévenne*, *Lettres de Camargue*, *Petits écrits de Théronnel*.

Publiée par les Éditions de La Fenestrelle

Les parchemins de Clara d'Anduze (2017), roman médiéval sélectionné pour le prix littéraire du Cabri d'or de l'Académie Cévenole.





Qui se souvient encore de cette jeune fille ?

Qui se souvient encore de cette jeune fille échevelée aux vents des terres cévenoles, courant les bois et les prairies, libre et légère comme une biche de l'Aigoual¹, le cœur sans cesse au comble de la joie ?

Qui peut encore la revoir danser sur les chemins, toujours de bleu vêtue tel un iris de l'Hort de Dieu, ce deuxième Jardin d'Eden enraciné dans nos Cévennes ?

Qui peut l'entendre encore fredonner ses propres chansons, auprès des sources et des fontaines, comme jadis l'aigle royal du haut des cimes majestueuses ?

Et qui peut encore aujourd'hui, en ce champ de repos de la Vallée Française, déchiffrer son nom à demi effacé sur la tombe où fleurit, en toute saison, une immortelle d'or ?

Le Cantique de la Cévenne

¹ Le Mont Aigoual : Le plus haut massif des Cévennes (1567m).



Le friselis du temps qui passe...

L'aube au sourire bleu se berce dans la brise de bonne chanson dont la flûte douce module, avec grâce, les notes de saisons.

Par la fenêtre de ma chambre, à la Garde-de-Dieu, entrent les gazouillis familiers du jardin et les senteurs de la Cévenne.

Du mythique arbre d'or¹ me parviennent aussi le trille argenté de la mésange bleue et le souffle des fleurs en leur reposée d'herbe.

Puis s'élève en sourdine du lieu-dit « la Capelle » le tintement de la cloche du temple ; lui fait écho, depuis le bourg, le grêle carillon de l'église romane.

J'entends d'encore plus loin, sur le roc de Galta, depuis les ruines du château, le chant sonore des choucas et même le léger bruissement de l'eusière² sous les caresses du vent roux, « le porteur de beau temps ».

Et c'est dans cette ambiance de douceur, entre le clapotis de l'onde et la chanson des lavandières provenant du ruisseau de L'Escale-vieille, que j'arrive à saisir, en prêtant bien l'oreille, le friselis du temps qui passe.

Le Cantique de la Cévenne

1 L'arbre d'or : Le Mûrier.

2 Eusière : Bois de chênes verts à feuilles persistantes



La neige... encore la neige

La neige... encore la neige, infiniment la neige... Tourbillonner dans l'air, je la regarderais des heures à tel point m'émerveille la grâce naturelle de sa danse légère. Il faut dire aussi que, depuis toujours, sa douce quiétude d'aïeule rassurante me procure un bien-être extraordinaire.

Derrière la vitre de ma chambre, d'où je la contemple éblouie, elle descend du ciel comme un vol de colombes qui ferait une pause dans le parc hivernal, en laissant sur le sol mille empreintes d'espoir, avant de s'envoler vers de nouveaux parages.

Joaillière émérite, elle endiamante le décor de ses sublimes créations, parant chaque arbre, chaque fleur, chaque buisson, de bijoux nivéens les plus radieux qui soient, tels bagues, bracelets, diadèmes immaculés, broches, boucles d'argent, perles limpides ou colliers en diamants.

Je la regarde, émue, dans sa lumière d'opale, au milieu du jardin tout blanc, sculpter avec tendresse sur la table en pierre de Pompignan, recouverte par ses bons soins d'une nappe liliale, un beau camée d'ivoire à l'effigie de mon amour.

La neige... encore la neige, infiniment la neige.

Petits écrits de Théronnel

L'auteure : Nicole Mallassagne



Nicole Mallassagne est lorraine et aveyronnaise de naissance et gardoise et nîmoise de cœur.

Études au lycée Feuchères à Nîmes, à l'Université Paul Valéry à Montpellier. Professeur de Lettres dans un collège de l'Eure-et-Loir, puis au Lycée d'Alzon à Nîmes.

Après avoir, dans l'enthousiasme, partagé tous les grands auteurs avec ses élèves, elle a attendu la retraite pour s'adonner pleinement à l'écriture, un rêve enfin possible..

Lectures, musées, voyages et..., nourrissent son imaginaire.

Actualités et projets sur son site : [http:// nicole.mallassagne.monsite-orange.fr/](http://nicole.mallassagne.monsite-orange.fr/)

11 fois lauréate à des concours de nouvelles, éditée dans des recueils collectifs, ce succès lui a donné le courage de rechercher un éditeur.

Éditée par les Éditions de La Fenestrelle

- *Derrière les nuages* : 2016, son quatrième roman. « Le personnage principal en détresse, m'entraîne... à nouveau en Cévennes.
- *Retour en Cévennes - Secret de famille* : : 2015
- *Destinée de femmes* : 2015
- *Des Cévennes et des hommes* : 2014

Vous pouvez la suivre aussi sur

Facebook : page : www.facebook.com/MallassagneNicole.auteur

LinkedIn : fr.linkedin.com/in/nicolemallassagne

Google : google.com/+NicoleMallassagne

Twitter : twitter.com/nicolecrits



Un rêve...

Alors que la tempête s'abattait sur la région, elle préparait sa valise à la hâte. Qu'avait-elle oublié ? Elle ne devait prendre que l'indispensable, mais sur quels critères !

Le pays, la région ? Elle ne savait. Le nombre de jours ? Elle ne savait. Peut-être pour toujours ! De toute façon tout devait rentrer dans cette valise, inutile de s'encombrer de bagages quand on part pour se libérer. Ça, elle le savait. Elle partait pour être libre, ne rien emporter de superflu. Elle avait mis quinze ans à se décider à partir. Il fallait faire vite pour rattraper le temps perdu ou par crainte de changer d'avis.

Prendre ce qui sur le moment lui paraissait indispensable, oui, lui paraissait... ne pas trop se poser de questions. Doubler les vêtements confortables de chaque saison, y compris les chaussures ; les affaires de toilettes ; une pochette avec tous ses papiers ; téléphone, ordinateur, chargeurs ; tout était étalé sur le lit. Elle sourit ; ne pas oublier les pyjamas, un chaud, un léger, une robe de chambre, si elle rentrait dans la valise. Bon, tout était là. Ce qui était indispensable tenait sur un lit ! Alors pourquoi une maison de deux cents mètres carrés avec jardin et piscine ! Oui, prendre des maillots de bains, ça ne prend pas de place.

Elle jeta un dernier coup d'œil, il ne semblait rien manquer. Si, chaussettes et sous-vêtements. Un éclair claqua faisant vibrer lustres et murs, une pluie battante résonnait dans la maison pourtant bien isolée. Parapluie, bottes, chapeau de pluie et ciré breton pouvaient être indispensables. Sans cet orage, elle aurait oublié de prendre ces vestiges de ses lointaines vacances en Bretagne. Peut-être une idée de destination...

Elle choisit un sac à main, résistant, pas trop grand, le remplit. Son téléphone portable, son portefeuille avec permis de conduire, carte d'identité, passeport, carte bancaire, extrait de naissance, un peu de liquide, un petit porte-monnaie.

Elle put tout rentrer dans la valise ; satisfaite, elle s'assit sur le lit. Sa vie tenait dans une valise ! Elle partit dans le garage, remplit la petite remorque qu'elle avait achetée pour le vélo, dans laquelle se trouvait déjà une trousse à outils, l'indispensable lui avait affirmé le vendeur quand on part en randonnée à vélo ; elle contenait même un mode d'emploi pour débutant. Elle lui avait souri, c'était bien cela, elle était débutante.

Elle ouvrit la porte du garage dont le crissement - il fallait la graisser, ce n'était plus son affaire - fut couvert par le tonnerre. Un éclair illumina le jardin, le garage. Les arbres pliaient sous les bourrasques, l'eau entraînait, elle referma le rideau. Elle aurait bien besoin de la cape imperméable que lui avait fait prendre le vendeur, pratique pour pédaler au sec sous la pluie. Elle avait choisi une remorque avec bâche, il avait été de bons conseils. Surtout si elle se dirigeait vers la Bretagne.

Quinze ans pour se décider à partir et la voilà bloquée par la tempête annoncée par la radio. Le jour tentait de se lever, elle s'assit sur le bord de la remorque, sourit en calant la petite tente. Le vendeur avait su la convaincre. Elle serait bien contente de dormir à la belle étoile avec un toit sur le dos, un sol qui l'isolerait d'une nature parfois envahissante la nuit. Elle frissonna, elle qui avait peur de la moindre petite bête ! Elle ne comptait pas dormir à la belle étoile ! On ne savait jamais, il lui ferait un prix. Elle fixa la bâche, déposa dessus la cape, et rentra prendre une boisson chaude en attendant que le temps lui permit de partir.

Quinze ans que cette idée trotte, dix ans que les enfants étaient partis, elle était toujours là. Comme une plante, cette idée avait germé, grandi puis pratiquement disparu dans l'hiver de sa vie. Début février en passant devant un marchand de cycles, une promotion pour un vélo électrique : « Partir en toute liberté, lentement mais sûrement ». Une affiche avec un vélo tirant une remorque en forme de carapace. Elle avait souri au vendeur qui était en train de coller l'affiche humoristique sur la porte, il l'avait interpellée, elle était repartie rayonnante, il lui reprenait son vieux vélo, elle venait d'acheter sa liberté.

Les quinze années n'avaient pas réussi à enterrer son rêve, ce n'était pas cette tempête... au contraire, elle se sentait impatiente maintenant que le ciel lui mettait des bâtons dans les roues. Elle partirait aujourd'hui, elle attendait simplement l'accalmie. Son mari, en déplacement, ne rentrerait que demain en fin de matinée. Elle lui laissait une lettre sur la table de la cuisine, une lettre aussi pour les enfants.

Une lettre toute simple pour les enfants. Elle leur parlait de son bonheur d'avoir été mère, de voir leur réussite familiale et professionnelle. Elle leur parlait de son désir d'une autre vie, simple, seule, ermite nomade, elle leur donnerait des nouvelles, elle prenait son ordinateur.

Une lettre pleine d'amour pour son mari. Un mari fidèle, attentif, qu'elle aimait toujours. C'était sa vie qu'elle n'aimait plus, elle n'avait jamais pu lui en parler. Elle avait tenté, mais il était ailleurs, dans ses projets, lui parlait avec amour, passion de ce qu'il faisait alors elle n'osait saborder sa joie, les mots s'arrêtaient... ce n'était pas grave. Aujourd'hui elle osait, toujours pas avec des mots, il comprendrait. Elle lui enverrait des photos, lui parlerait de ses découvertes, d'elle, il l'écouterait car elle aurait enfin quelque chose à lui dire. Elle lui parlerait de sa vie, avec amour, passion, bonheur, comme il le savait faire. Il restait dans son monde qui lui convenait, heureux ; elle partait pour un monde différent dont elle avait toujours rêvé, heureuse.

Le lait chanta dans la casserole qu'il prit d'assaut, elle sortit à temps de ses pensées, souleva le récipient de la plaque, le lait fumant reprit sa place. Elle le versa sur la poudre de chocolat, qui libéra son arôme. C'était la même odeur que celle de son enfance. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait bu un chocolat chaud, trop riche ! Mais là, elle pouvait se l'offrir ; elle allait en brûler des calories en pédalant ! Une douce chaleur intérieure, avant d'affronter les intempéries, la transporta dans un passé heureux.

Les mains autour du bol bouillant, les lèvres hésitantes à la surface de ce breuvage de son enfance, l'odeur enivrante du chocolat, lui rappelèrent ses retours de randonnées à vélo, seule, dans la forêt proche de son domicile. Elle rentrait exténuée, heureuse, sourde aux reproches de sa mère qui s'inquiétait de la savoir seule en forêt, elle pouvait faire de mauvaises rencontres, crever un pneu... elle n'entendait plus rien, les mains au chaud sur le bol de chocolat qu'elle lapait doucement jusqu'à se brûler la langue de plaisir. Oui, elle promettait, elle ne partirait plus seule, si loin, si longtemps. Mais cette promesse qu'elle faisait tout en sachant qu'elle ne la tiendrait pas, la remplissait d'une joie intense, comme lorsqu'on a un secret que l'on ne partage avec personne. Bien sûr qu'elle repartirait seule, en forêt, pour connaître l'ivresse du défendu, l'ivresse de l'effort physique, l'ivresse de la forêt, ivresses qui la comblaient.

Le chocolat lui avait communiqué cette chaleur capiteuse, elle allait maintenant pouvoir le boire avant d'affronter cette tempête qui semblait offrir un répit. Le vent était toujours là, la pluie avait cessé, le jour s'était levé. Un dernier coup d'œil circulaire à cette cuisine, pièce maîtresse de sa vie d'avant, elle partit dans le garage, s'abrita de la cape qui la protégerait du vent, de la pluie menaçante, et partit, sans se retourner, vers son avenir.

Soucieuse d'économiser la pile, elle monta en danseuse, la petite côte qui l'amenait au portail de la liberté, vers son rêve. Un éclair illumina dans un grand fracas, cet étrange équipage. Jetée à terre ; sans un cri, comme elle avait vécu.

Pour l'amour des mots : Eric Spano



Biographie :

Eric Spano est né le 17 avril 1965 à Saint-Tropez. Grand amoureux des mots depuis l'enfance, il écrit ses premiers poèmes dès l'âge de 15 ans. Passionné par les sciences, il obtient un Doctorat en physique en 1994 et embrasse une carrière universitaire dans l'enseignement et la recherche.

Mais, animé d'un besoin vital d'exprimer les sentiments et les émotions, l'écriture reste son jardin secret. Au fil des années, son placard se remplit de textes et poèmes comme autant d'exutoires aux peines et aux joies de l'existence.

En 2003, il couche sur le papier ses premiers textes de chansons et devient membre de la SACEM en 2012. Cette même année, il signe avec Frédéric Michelet, un compositeur devenu ami, la maquette d'un album concept composé de 21 titres.

En 2014, il publie Les mots dits son premier recueil de poèmes et crée une page Facebook pour en assurer la promotion. Grâce à cette page qui connaît un succès très rapide, il rencontre son public et noue avec lui des liens très étroits.

En 2017, il publie Tout donner et Partir, une nouvelle poignante sur le thème de la résilience.

Actuellement, Éric Spano travaille sur plusieurs projets, dont l'écriture d'un deuxième recueil de poèmes et celle d'un roman. Il prépare également la sortie d'un double CD de poèmes et chansons, et continue de publier régulièrement sur sa page Facebook qui compte aujourd'hui plus de 14 000 fans.

Pour suivre l'actualité de l'auteur sur internet :

Page Facebook : <https://www.facebook.com/eric.spano.auteur>

Chaîne YouTube : <https://www.youtube.com/c/EricSPANO>

Site officiel : <http://www.ericspano.net>

Les ouvrages de l'auteur sont disponibles en versions papier et numérique sur toutes les plateformes de vente en ligne (AMAZON, FNAC, DECITRE, CHAPITRE, CULTURA...) et sur le site officiel de l'auteur pour obtenir un exemplaire dédié.

Texte d'Eric Spano



En hommage à toutes les victimes de ce terrible drame, survenu hier à Gênes.

Ce drame, je l'ai vécu de près, de très près même... Je terminais mes vacances en Italie en m'offrant une dernière étape, non prévue au départ, dans la ville de Gênes.

Le pont, je l'ai emprunté la veille et aurais dû le prendre à nouveau le lendemain pour rentrer, aux alentours de l'heure de l'accident. Mais diverses circonstances ont fait que j'ai retardé d'un peu plus d'une heure mon départ, évitant ainsi un funeste destin...

Ma seule peine aura été de rester bloqué des heures dans des embouteillages monstres sur la seule voie de détournement, assailli par les sirènes hurlantes des ambulances et de la police.

Rien de grave, en somme, mais un grand questionnement sur le mince fil auquel tient la vie...

Prisonnier de la ville pendant plus de six heures, j'ai pris le temps, hier, de répondre à vos commentaires sur ma précédente publication. Cela m'a permis de penser à autre chose, je vous remercie pour ce partage qui m'a été précieux en ce moment de tension.

Je ne voulais pas communiquer sur ce sujet. Puis, cette nuit, ne trouvant pas le sommeil, j'ai écrit ce poème comme exutoire à mes émotions...

J'ai longtemps hésité à vous le livrer, mais j'ai finalement décidé de le publier pour témoigner et rendre un vibrant hommages à tous ces gens qui n'ont pas eu ma chance, et se sont trouvés pile au mauvais endroit au mauvais moment...

Puissent-ils reposer en paix...



*Le pont de Gênes
À une heure près...
© Éric Spano -14 août 2018*

*C'est une heure avant, sans aucune gêne,
Qu'un destin glaçant déversait sa haine ;
Juste une heure avant que je ne le prenne,
Tombaient tous ces gens sous le pont de Gênes.*

*À une heure près, broyé jusqu'aux veines,
J'aurais pu chuter dans la fosse urbaine ;
À une heure près, comme une âme en peine,
J'aurais pu errer sous le pont de Gênes.*

*Destin ou hasard, karma ou bien chance ?
Même s'il est tard, j'enrage en silence,
Contre ces grands qui, scellant notre sort,
Jouent parfois nos vies aux dés de la mort.*

*Une heure c'est quoi, pour rester en vie ?
Bien trop de pourquoi vont hanter mes nuits,
Pensant à ceux qui, pour une minute,
Ce sont trouvés sis, au cœur de la chute.*

*Ont-ils eu le temps de dire quand même,
Avant le néant, un dernier « je t'aime » ?
Ont-ils vu, alors, le tunnel qui mène,
En lumière d'Or, vers l'Être Suprême ?*

*Quel que soit leur nom, quel que soit leur âge,
À notre façon, rendons leur hommage ;
En vivant sans freins, avant que ne vienne,
Peut-être demain, notre pont de Gênes...*

© Éric Spano
Extrait du recueil : Les mots dits
« L'autre moitié de toi »



*Peut-on aimer quelqu'un au-delà de soi-même?
Je ne le croyais pas avant que ce jour vienne;
Avant que mon cœur n'explode en millions d'éclats,
D'avoir vu là, en toi, l'autre moitié de moi.*

*Tu as défait ma vie, tué mes certitudes,
Mis le feu à mon lit, brûlé mes habitudes;
Tu as brisé mes chaînes d'une main de velours,
Et soufflé dans mes veines le plus beau des amours.*

*Je te connais si peu, mais je sais tout de toi,
Je sais quand tu as peur, je sais quand tu as froid;
Je connais tes douleurs, je connais tes mystères,
J'entends battre ton pouls jusqu'au bout de la terre.*

Tu as mis dans mon cœur une si grande joie,
Une énergie sans fin qui ne s'explique pas.
Pour l'amour de ton âme, j'ai affronté mes peurs,
Essayant, chaque jour, de devenir meilleur.

Pour toi, j'ai tout osé, avec force, avec foi,
Certain que tu verrais en moi l'autre moitié de toi.
J'ai espéré parfois, puis souffert mille fois,
J'ai vu ton âme hurler, mais toi tu n'entends pas.

Quand je serai usé, que mon cœur sera vide,
De t'avoir tout donné pour récolter l'acide,
Ne pouvant en aimer une autre que toi,
Je partirai, tranquille, vers la rive des rois.

Je te laisserai vivre ta vie ici-bas,
Je te regarderai oser tous les combats ;
Espérer, puis douter, seule sur ton chemin,
Mais vivant dans ton cœur, je ne serai pas loin.

Et je verrai ces hommes qui te feront souffrir,
Ne sachant pas t'aimer, ils te feront vieillir.
Tu chercheras en eux, ce feu qui brûle en moi,
Que tu n'as pas su voir, qui n'attendait que toi.

Et je verrai ton cœur essoufflé de tristesse,
Ne trouvant pas l'amour, espérer la tendresse.
Tu sentiras ce vide qui ne se comble pas,
Suppliant qu'on te rende l'autre moitié de toi.

De ces amours trop pâles, il ne restera rien,
Jusqu'à ton dernier souffle, tu chercheras ma main.
Dans la lumière opale, tout au bout du chemin,
Déchirant tous les voiles, tu comprendras enfin.

Alors, je serai là pour t'enlacer de flammes,
Fusionnant avec toi dans la forge des âmes.
Portés par notre amour, baignés par la lumière,
Nous volerons ensemble tout autour de la terre.

Puis, déchirant le ciel, nous partirons, mon ange,
Vers le cœur du soleil, pour d'infinies vendanges ;
Là où l'amour résonne, où il n'y a plus de maux,
Là où les cœurs fusionnent au-delà des égos.

Remplis de cet amour, nous reviendrons sur terre,
Cachant au fond du cœur ce merveilleux mystère ;
Promettant, devant Dieu, de nous chercher sans trêve,
Et de nous retrouver au milieu de nos rêves.

Mon épée à la main, j'arpenterai les routes,
Supportant la douleur, balayant tous les doutes,
Certain que quelque part, il existe, ici-bas,
Cachée comme un trésor, l'autre moitié de moi.

Et quand un jour, enfin, nous nous retrouverons,
Cloués par un regard qui nous transpercera,
Dans le fond de mes yeux qui te regarderont,
Verras-tu, cette fois, l'autre moitié de toi ?



La famille de Castille
Salon de compagnie

La présence d'une communauté juive à Uzès

L'intégration des familles juives dans la cité va se poursuivre au cours du XIX^e siècle jusqu'à élire un maire de religion judaïque.

De l'acceptation à la légalisation

L'Édit de Versailles signé de la main de Louis XVI, le 7 novembre 1787, et enregistré au Parlement le 29 janvier 1788 va apporter la liberté de culte aux protestants et à une partie des Juifs de France.

Puis, la Déclaration des droits de l'homme (26 août 1789) affirme que « tous les hommes naissent et demeurent égaux en droit » et que « nul ne doit être inquiété pour ses opinions religieuses ». De tels principes auraient dû entraîner immédiatement l'accès des Juifs à la pleine citoyenneté. Dans les faits, les choses furent bien plus lentes et complexes.

Il faudra attendre que l'Assemblée constituante vote, le 27 septembre 1791, l'abolition de toute discrimination concernant les Juifs. Ce décret s'applique à tous les Juifs résidant en France, sans exception : il marque leur complète émancipation. Mais le décret exige du même coup que toutes les structures communautaires, les pouvoirs des syndics ou des préposés, les juridictions rabbiniques, les taxations pour les caisses de charité, tout cela soit aboli.

La Révolution française, en apportant aux Juifs le droit d'accéder à la citoyenneté pleine et entière, a radicalement transformé la relation de l'homme chrétien du XVIII^e siècle face au Juif qui, de paria qu'il était, accède à la dignité d'homme libre.

Mais tout ne va pas être simple. Napoléon par le décret du 17 mars 1808, appelé « décret infâme », limite les professions pouvant être exercées ainsi que l'aire géographique des déplacements.

Mais en 1818, à l'expiration des dix années de validité, le décret ne sera pas renouvelé par le nouveau souverain Louis XVIII, et son souvenir s'effacera.

Les juifs devenus « français de confession israélite » vont au fur et à mesure trouver leur place dans cette société française du XIX^e siècle. La ville d'Uzès continue d'accueillir ces familles venues essentiellement du Comtat Venaissin, sans vraiment créer une communauté qui vit repliée sur elle-même. Dans ce contexte, la population uzétienne cohabitait paisiblement au rythme de cette évolution jusqu'à cette fin du XIX^e siècle. Aujourd'hui, nous parlerions d'intégration réussie au point d'élire en 1881 un maire d'origine juive.

Un maire juif à Uzès

David Haim ou Aïn Mossé est né le 7 février 1844 à Orange où le père, Salomon, exerçait le métier de marchand de chevaux. Il est le quatrième d'une fratrie de sept enfants dont deux sont morts en bas âge. Il se marie avec Henriette Bloch, et épouse en secondes noces, Mathilde Hesse avec laquelle il a deux enfants : Amédée né en 1873 et Camille, née en 1875, tous deux nés à Uzès.

Il exerce la fonction d'avoué (1) au tribunal d'instance de la ville et en 1881, il est nommé juge suppléant au tribunal de première instance à Uzès, en remplacement de M. Chainaud désigné comme substitut du procureur de la République (2).

Certainement bien impliqué dans la vie locale, il se présente aux élections du 9 et 16 janvier 1881 sur une liste de Républicains (3). À la suite de ce deuxième tour de scrutin, les Républicains remportent les élections et le 3 mars, lors du conseil municipal, il est donné lecture du décret du ministre de l'Intérieur et des Cultes qui nomme Mossé David, maire, et Arnoux Jean-Marie Yves et Roux Émile comme adjoints. Il succède ainsi à Ivan de Labruguière (4), du parti légitimiste-royaliste, maire depuis 1865.

Cette nomination ne va pas rester sans poser problème comme l'indique Gérard Bressieux dans son livre « *La République à l'ombre du Duché : Uzès, 1792 – 1989* » (Éditions de la Fenestrelle) : « Une enquête postérieure dira que M. Mossé, avoué de profession, est “républicain, mais de nuance incertaine”, ayant pris l'engagement par écrit “de ne rien faire par lui-même et de consulter en tout et pour tout son conseil” ; la suite du commentaire ne manque pas d'intérêt, étant rédigée en ces termes : “Mauvais choix par la force des choses, personne ne voulant de la mairie, sauf un conseiller protestant, ce qui l'a fait écarter : on a tenu à n'avoir pas un maire protestant à cause des catholiques que l'on tient à ménager” ». De plus, quatre conseillers municipaux (5) de l'opposition vont essayer de faire casser cette désignation et demande au conseil de Préfecture de prononcer la nullité de cette décision. Le tribunal administratif est saisi, rejette leur demande et confirme la validité de cette nomination, mais le conseil d'État annule l'élection, en janvier 1883. Il est réélu ainsi qu'aux élections de mai 1884.

Une première mesure radicale

Les premières mesures qu'il va prendre quelques jours après sa prise de fonction, c'est la révocation de tous les employés salariés de la mairie. Le journal d'Uzès dans un numéro de 1896 revient sur ce fait : « En 1881, tous les employés furent remerciés par le nouveau maire, M. Mossé. Or, ceux-ci se mirent à la disposition de ceux qui venaient les remplacer, pour les renseignements dont ils pourraient avoir besoin, et ils poussèrent même l'amabilité jusqu'à inviter les nouveaux à aller prendre des rafraîchissements au Café de la Brasserie, offre qui fut acceptée avec plaisir... » (7). Que faut-il en penser ? Effectivement, cette décision peut surprendre, mais il faut la replacer dans le contexte de l'époque où les rivalités pour le pouvoir ne laissaient pas de place à la compassion. Mais, est-ce que ces pratiques ont vraiment changé aujourd'hui ?

Quelques réalisations importantes sous sa mandature

Soucieuse de laïciser l'enseignement, la municipalité envisage lors de la séance du conseil municipal de février 1882, de fonder un groupe scolaire. Le 8 avril de la même année, un terrain, route de Saint-Ambroix, est acheté à Gaston Arnaud, de Moussac pour la somme de 14 000 francs. Les travaux confiés à l'architecte nîmois, Gustave Arnaud, sont évalués à 250 000 francs. Le bâtiment est opérationnel pour la rentrée scolaire du 1er octobre 1885. Le nom de Groupe scolaire Jean Macé, fondateur de la ligue Française pour l'Enseignement, est donnée en 1966.

Très attentive aux problèmes d'hygiène (de nombreux arrêtés sont pris en ce sens) et de sécurité, les trottoirs des boulevards sont aménagés et le nom de Gambetta est donné aux boulevards des Grand et Petit Cours.

Sa mandature prend fin aux élections du 6 mai 1888 où les Républicains sont à nouveau vainqueurs, mais les conseillers ne veulent plus de David Mossé comme maire et choisissent Henri Abauzit, banquier de son état.

David Aïn Mossé est décédé le 20 juillet 1900 à Marseille à l'âge de 56 ans.

Notes :

1. *Avoués et avocats sont deux professions assez proches mais restées séparées jusqu'en 1971 où la loi a opéré leur fusion avec la profession d'agréé. L'avoué ne plaidait pas mais menait la procédure. C'était un officier ministériel et un auxiliaire de justice chargé de la représentation de son client c'est-à-dire d'accomplir des actes de procédures en son nom et pour son compte. Depuis le 1^{er} janvier 2012, la profession d'avoué a disparu au profit de celle d'avocat.*
2. *La France judiciaire - Annuaire de la magistrature - France, Algérie, Colonies 1891.*
3. *En ce début de III^e République, l'essentiel des forces politiques sont réparties en trois mouvances : les Républicains, les Légitimistes-Royalistes et les Bonapartistes.*
4. *Ivan-Marie-Adolphe de Carmes de Labruguière, maire et conseiller général du Gard, chevalier de la Légion d'honneur, est mort le 24 août 188 en son château de La Bruguière.*
5. *MM. Périn, Robernier, Téraube et Picard.*
6. *D'albiousse Lionel, Histoire de la ville d'Uzès, 1903. Imprimerie H. Malige.*
7. *Bressieux Gérard, La République à l'ombre du Duché : Uzès, 1792 – 1989, 2014. Éditions de la Fenestrelle.*



Josué, Fernand Crémieux

Après l'élection d'un maire d'origine juive en 1881, Uzès et son arrondissement vont avoir un député Juif, en 1885.

Josué, Fernand Crémieux

Josué, Fernand Crémieux est né le 15 décembre 1857 à Pont-Saint-Esprit. Il est le fils d'Isaac Crémieux, marchand colporteur, et Sipora Paulette Mossé, revendeuse d'indiennes. Il étudie le droit et, reçu avocat, il va exercer sa profession à Nîmes, où il se fit de bonne heure une brillante réputation d'orateur. Il réside à Remoulins dans une maison qu'il loue à Lafoux et on peut le voir officier en tant que jeune avocat-conseil avisé au Café moderne de cette ville. Sa popularité va lui permettre de se présenter aux élections d'octobre 1885 sur la liste républicaine radicale du Gard.

Puis, il va exercer son activité à Paris, où il devient président de la conférence Montesquieu (1), après MM. Millerand et Poincaré.

Il épouse à Alexandrie, en 1880, Soltana Aghion (2), originaire de la communauté juive d'Égypte. Du couple sont nés deux enfants, Robert (1889) et Suzanne (1895) qui deviendra sénatrice. Elle épouse le 17 février 1916 à Paris, Robert Servan-Schreiber co-directeur, avec son frère Emile, du journal « *Les Échos* ». Le couple va vivre au château de Montfrin qu'ils ont acquis en 1925.

À Alexandrie, il continue à exercer comme avocat et s'occupe activement de questions relatives au droit international privé.

Atteint d'une surdité prématurément, il laisse peu à peu son activité d'avocat pour s'orienter vers les affaires. Il est administrateur de la « Société Française pour l'Industrie et les Mines » laquelle compte au nombre de ses filiales la « Société des Voitures Électriques Louis-Antoine Krieger » – 1895 - (notre époque n'a rien inventé en ce domaine...) et de la « Société des Voitures Automobiles Georges Richard » (1897), administrateur de la « Société des Ciments Portland Artificiels de l'Indochine » (1899), de la Société métallurgique de Montbard (Côte d'Or) dont l'usine produisait des obus – 1899 - (3), et de la société de « Soie artificielle » installée à Givet (Ardennes) -1902 -.

Il crée en 1899, les « Pêcheries de nacre et huîtres perlières de la baie de Djibouti ». En 1901, il est président de la Société minière du Soudan français (1901).

Les élections législatives des 4 et 18 octobre 1885

Ces élections ont lieu à un moment où la Troisième République, proclamé le 4 septembre 1870, ne s'affirme réellement qu'après une décennie d'affrontements avec les partisans d'une restauration monarchiste. De plus, même si les Républicains sont de plus nettement majoritaires lors des élections, le régime est malgré tout confronté à des crises graves, à l'occasion desquelles tous ceux qui veulent abattre le régime retrouvent une certaine importance : la crise boulangiste en 1887-1889, l'affaire Dreyfus dix ans plus tard, voire l'affaire des Fiches en 1904...

C'est dans ce contexte que Fernand Crémieux, républicain convaincu (4) va s'engager dans la politique. En 1884, il crée la fédération radicale-socialiste gardoise dont il sera l'un des dirigeants. En 1885, il se présente sur la circonscription d'Uzès aux élections législatives des 4 et 18 octobre. Le mode de scrutin de ces législatives, modifié par la loi du 16 juin 1885, consiste en un vote de liste à la majorité à deux tours (5). Des réunions où sont présents tous les candidats de la liste républicaine (6) tiennent des réunions publiques dans la salle du Tivoli. Gaston Chauvet dans son livre « Uzès, son histoire et ses monuments » (Ed. Camarigo, 1985) en décrit l'ambiance : « Dans une atmosphère de bastringue et de tabagie, à la lueur des becs-paillon, les interruptions et les invectives fusaient des galeries, parfois grossières, souvent comiques, au cours des conférences où le public se rendait

beaucoup plus pour se divertir que pour écouter les exposés des candidats. » Avec 52 % des voix des votants, il est élu député, de la circonscription d'Uzès, au second tour et il est alors un des plus jeunes membres de la Chambre, et il est appelé, le jour de l'ouverture de la première session, à faire partie du bureau provisoire en qualité de secrétaire.

Cette élection s'est déroulée dans une ambiance combative et délétère (comme toutes élections à enjeux politiques) mais sans aucune attaque sur son appartenance à la communauté juive. Il n'en sera pas de même pour les suivantes.

Les élections législatives des 21 et 28 mars de 1893

Il se représente aux législatives du 22 septembre 1889, mais le succès n'est pas au rendez-vous. Il est battu par Bonnefoy-Sibour, républicain appartenant au groupe de la Gauche démocratique, (6 338 voix contre 5 329 voix à Crémieux).

Loin d'être découragé, il se représente aux élections législatives du 21 et 28 mars 1893 contre Paul Boyer de Bouillane, Légitimiste (royaliste). Bénéficiant d'une partie des voix de Bonnefoy-Sibour, éliminé au premier tour, il bat son adversaire royaliste le 23 mars 1893 par 9.800 voix contre 7 309.

La campagne qui précéda les élections fut semblable à celle de 1885. Peu de propos anti-juif vont émailler les réunions publiques et la presse régionale plutôt républicaine. Il est à noter l'absence de presse locale à cette époque.

Après un mandat législatif où il fut membre de diverses commissions à vocation agricole dans lesquelles il put faire entendre sa voix, ayant une connaissance des problèmes de ce secteur.

Les élections législatives des 8 et 22 mai 1898

À nouveau candidat, il se trouve confronté à Léonce Pascal, conseiller général du canton d'Uzès (1895-1907) et maire de Saint-Victor-des-Oules (1892-1896) représentant du groupe des Républicains progressistes (6). Ces élections vont prendre un caractère franchement antisémite, d'une violence extrême. Deux facteurs vont favoriser cette atmosphère : l'affaire Dreyfus (1894-1906) et la création d'un journal local « *Le Réveil d'Uzès et de son arrondissement*, journal républicain progressiste » (1898-1900) que nous qualifierions, aujourd'hui, d'extrême droite (7).

Les propos de haine relayés par ce journal sont édifiants : « Nous chasserons le youpin Crémieux du département du Gard comme on a chassé de partout les juifs insulteurs de l'armée. », « Rappelez-vous que Crémieux, cosmopolite et Juif appartient à la race des sans-patrie, qu'il est allié avec une famille allemande... », « C'est lui le Youpin Crémieux, le frère en religion de l'infame Dreyfus, le Vice-président du consistoire israélite, qui oserait nous accuser de trahison. Nous les vrais fils de la France. », « Vous avez lu avec stupéfaction la prose, rageuse et désespérée du youtre Crémieux, candidat de la synagogue... ». Il en est ainsi à longueur de publications. Les articles concernant Léonce Pascal reprennent le discours inverse : « Rappelez-vous que Pascal, né dans votre arrondissement, résidant parmi nous, appartient à la pure race française... » est développé à longueur de pages.

Le résultat des élections confirme l'atmosphère ambiante en cette fin de siècle, Léonce Pascal est élu député au deuxième tour de scrutin avec 10 968 voix, sur 19 804 votants, alors que Ferdinand Crémieux n'en obtient que 8 598.

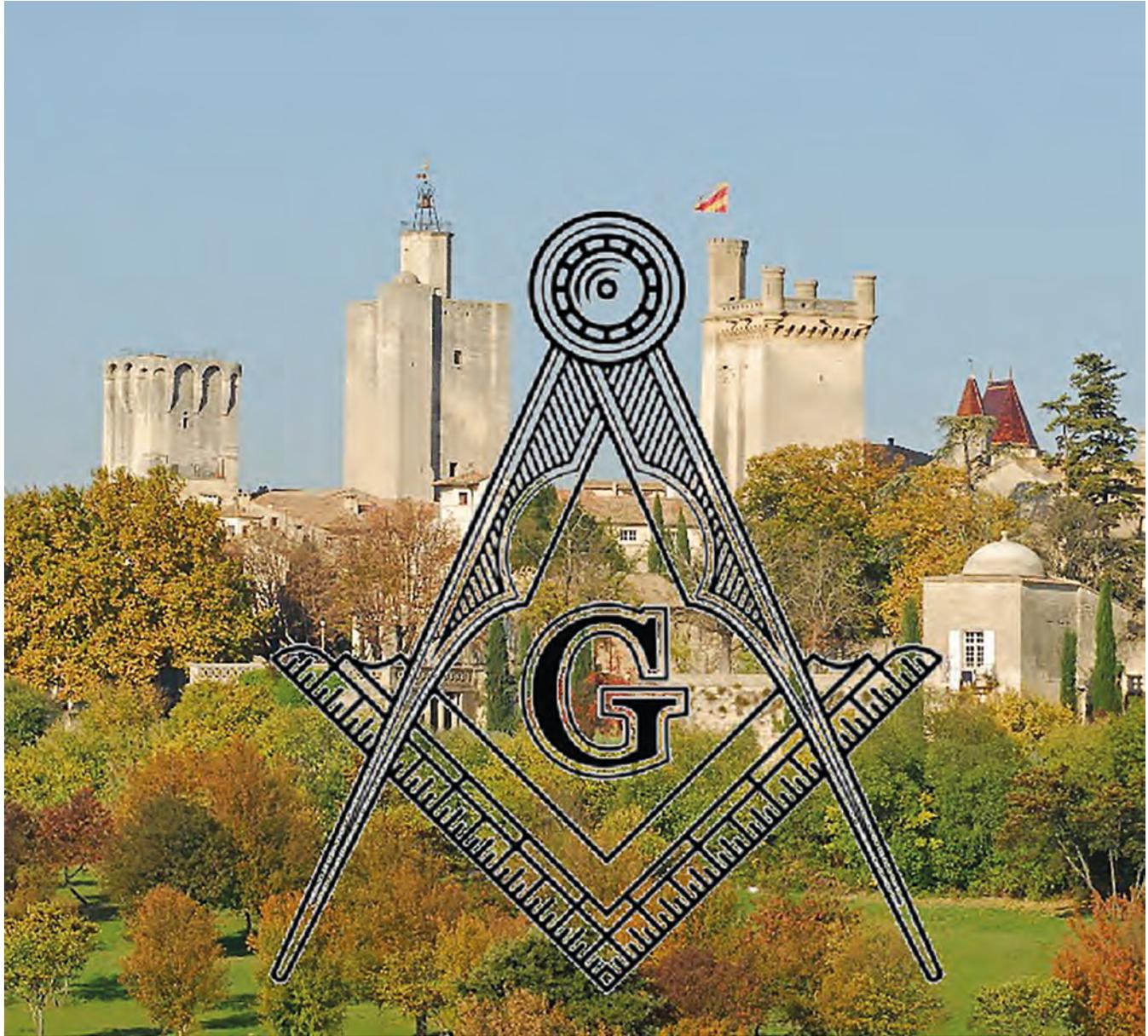
Néanmoins sa vie politique n'est pas terminée puisqu'il est élu sénateur le 4 janvier 1903, et le reste jusqu'en 1928, année où il meurt à Paris. Ses obsèques sont célébrées à Montfrin, lieu de résidence de sa fille Suzanne.

Notes :

1. *Créée en 1848, c'est un cercle de rencontre et de discussion au sein duquel les problèmes sont examinés et débattus dans les formes d'une délibération de type parlementaire. Absorbée en 1871 par la Conférence Tocqueville.*
2. *M. Agbyon était l'associé de tous les prêts du banquier égyptien M. Verecque.*
3. *L'usine produisait 2 000 obus par jour et employait 400 ouvriers.*
4. *Josué n'apparaît plus comme premier prénom.*
5. *C'est une expérience de courte durée puisque l'on en revient au précédent système du scrutin uninominal, (loi du 13 février 1889) dès les élections suivantes.*
6. *Les Républicains progressistes constituent, dans la première moitié de la III^e République, l'aile la plus conservatrice de la nébuleuse républicaine.*
7. *Voici comment se présente ce journal : « Demandez-vous de quels éléments elle est formée cette République. Demandez-vous comment fut constitué son personnel ! Étrangers à peine naturalisés, Juifs ou Francs-maçons qui s'y sont embusqués comme au tournant d'une route, nous ont dévalisés sans vergogne et nous ont dit à nous les Français : Vous n'êtes pas de la maison ! »*



Bernard Malzac



Uzès et la Franc-maçonnerie

La Franc-maçonnerie à Uzès au XVIII^e siècle



Bernard MALZAC

Après quelques années de fonctionnement, la loge Saint-Jean d'Écosse d'Uzès est mise en sommeil pour renaître au début du XIX^e siècle et continué quelques spécificités de la Franc-maçonnerie.

Du sommeil au réveil

La loge Saint-Jean d'Écosse d'Uzès, fille de la loge de Nîmes, dépendante de celle de Marseille, avait été officialisée le 26 décembre 1764. Après quelques années de fonctionnement, on trouve, sur le registre, notée la dernière délibération (1). En conséquence, on peut considérer qu'à partir de cette date la loge est mise en sommeil.

Le « Calendrier maçonnique, indicatif des assemblées ordinaires du Grand Orient de France » (2) nous informe de sa renaissance, le 16 août 1803, sous la dénomination « Loge maçonnique de la Saint d'Écosse, la Parfaite-Union ».

Le document porte les mentions : du « Vénérable (3) Très Cher Frère » Bruguier, avocat et avoué, assisté l' « Apprenti » (4) M. Manouard, huissier-audencier et du « Tuileur (5) Très Cher Frère », Ramond de la Croisette, sous-chef de la division de la comptabilité de la chambre des députés, « Diacre ». (6)

Cette mention était accompagnée de symboles et de formules propres à la Franc-maçonnerie.

Symboles et formules

L'annonce est ainsi libellée :

« ... la Parfaite-Union, 16 du 6^e mois 5803. V. le T. : C. : F. : Bruguier [...] D. le T. : C. : F. : Ramond de la Croisette... ». L'apprenti M. Manouard ne bénéficiant d'aucune de ces abréviations.

Le 16 du 6^e mois 5803 : le calendrier maçonnique s'est constitué à partir de la datation de l' « Année de la Vraie Lumière ». Elle est introduite par le pasteur Anderson dans les constitutions de 1723 « pour affirmer symboliquement l'universalité de la maçonnerie en adoptant une chronologie supposée indépendante des particularismes religieux » dont la théorie avait été développée à partir des calculs du prélat anglican, James Ussher qui avait élaboré une chronologie débutant avec la création du monde selon la Genèse, soit 4 004 avant Jésus-Christ.

La date choisie pour le début de l'Ère maçonnique est 4 000 avant Jésus-Christ.

Selon ce même calendrier, identique au calendrier Julien, l'année maçonnique commence le 1^{er} mars et finit le 28 février suivant, donc le 6^e mois correspond au mois d'août.

Les francs-maçons utilisent allégrement les abréviations dans leurs écrits qu'ils soient officiels ou privés. Elles sont employées de deux façons : si l'initiale suffit à la compréhension, on l'écrit en

majuscule et l'on fait suivre de trois points en triangle (exemple ci-dessus : V. le T. . C. . F. .). Dans les autres cas, afin d'éviter toute confusion, on utilise la première syllabe du mot avec initiale majuscule, suivie de la première consonne et de trois points en triangle.

Que représentent les 3 points ?

Les 3 points, les plus populaires, font référence au tatouage que certaines personnes arborent pour indiquer un rapport conflictuel aux autorités policières. En franc-maçonnerie, l'utilisation de ces 3 points, qui s'est largement répandue à partir du XVIII^e siècle, avaient deux fonctions principales : servir d'abréviation dans les signatures et signifier l'aspect confidentiel d'un document.

Cette pratique proviendrait du compagnonnage où ils paraissent avoir symbolisé le triangle. Par ailleurs, le chiffre 3 se retrouve partout en franc-maçonnerie, et pas seulement dans la « bise » que se donnent les frères entre eux. Il évoque en premier lieu la Trinité divine, mais va bien au-delà. Dans la légende maçonnique, les assassins de Hiram, l'architecte du temple de Salomon, tué pour n'avoir pas voulu leur révéler les mots secrets des maîtres maçons, sont au nombre de trois. Le triangle est omniprésent dans l'imagerie maçonnique. Orné d'un œil, il symbolise le grand architecte de l'univers.

Notes :

1. « Livre d'architecture », qui couvre la période du 4 novembre 1764 au 5 mai 1769, d'une Respectable loge Saint-Jean d'Écosse. Manuscrit FM 3656 de la Bibliothèque Nationale de France.
2. Document publié en 1817.
3. Les trois grades principaux de la franc-maçonnerie évoquent l'organisation des bâtisseurs sur lesquels ils ont été inspirés. Le franc-maçon nouvellement initié est d'abord un apprenti, obligé au silence dans le temple et astreint au travail sous la direction d'un maître. Après une période d'instruction qui durera plusieurs, au cours de laquelle l'apprenti réalise plusieurs exposés ou planches sur des thèmes imposés devant la loge, il accède au grade de compagnon. Cette fois, il peut participer aux débats de la loge et poursuit son instruction en livrant plusieurs planches. Il accède ainsi au grade de maître.
4. Officier qui préside la loge. Son élection, comme celle des officiers, se fait annuellement et obligatoirement au scrutin secret. Le Vénérable est ensuite solennellement installé et prête son obligation.
5. Officier d'une loge chargée autrefois de tuiler un étranger à son entrée dans le temple. En 1803, c'est celui qui, dans la franc-maçonnerie, a pour fonction de recevoir les visiteurs. De nos jours, c'est le frère chargé de préparer les candidats et de veiller symboliquement à la porte du temple.
6. Le diacre : Dans les pays anglo-saxons, le collège des officiers est renforcé par deux diacres. Introduits par la maçonnerie irlandaise à la fin du XVII^e siècle, les diacres ont surtout un rôle (le messager à l'intérieur de la loge, mais aussi de guides pour les candidats. Lors des cérémonies d'initiation. Le premier diacre est l'assistant du Vénérable, le second Diacre est l'assistant du premier surveillant.



Gravure représentant le château de Pognadoresse en 1793

Dans cet article seront développées de courtes biographies de francs-maçons du XVIII^e siècle, connus ou moins connus, ayant une attache en Uzège.

Notes biographiques sur quelques francs-maçons de l'Uzège

- Jean-François Sorbier de la Condamine de Pognadoresse est né le 18 novembre 1744 à Saint-Quentin-la-Poterie. Il se marie, le 20 novembre 1780, avec Marguerite Le Chantre de Pognadoresse, (dernière du nom) patronyme qu'il ajoute à son nom. Il entre dans l'armée et devient capitaine du génie puis colonel des fortifications sous le commandement du marquis de Bouillé, officier général. Il entre en franc-maçonnerie, comme beaucoup de militaires de son époque (1) et devient orateur de la loge du Grand Orient de France et chevalier de l'Orient (2)
- Jean-François de Sorbier de Pognadoresse est nommé par la suite Chevalier de Saint-Louis. Il prend part à la guerre de l'Indépendance et reste trois ans en Amérique. Revenu en France, il croit de son devoir de servir la Révolution quand la France est attaquée. À la chute de Napoléon 1er, il se rallie à la royauté et Louis XVIII lui accorde la décoration du Lys. Il meurt en 1826 et est enterré dans l'ancienne église de Pognadoresse.
- Jules-Louis de Moreau de Champlois de Malaval est né à Uzès en 1737. Il appartient à la famille des Moreau de Champlois, seigneur de Malaval. Un ancêtre (père ou oncle), Jean-Baptiste Moreau de Champlois, capitaine dans le régiment de Forêts, a épousé Marguerite de Brueys de la Tour (3), le 14 août 1715 en l'église Saint-Étienne. Elle est la fille de noble Pierre de Brueys et de Marguerite de Fardon. Il embrasse la carrière militaire et obtient le grade de capitaine de grenadiers en 1764 au régiment de Royal-Roussillon cavalerie. C'est à cette époque qu'il est initié à la franc-maçonnerie, à la loge de ce régiment, « La Parfaite Union » (4). Il devint également chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. (5)
- Gabriel François de Brueys d'Aigaliers, né le 28 février 1743 à Uzès, descend d'une famille bien connue dans l'Uzège (6). Entré très jeune comme volontaire au régiment de Forez, Gabriel

François y fait son apprentissage militaire sous la protection de son oncle paternel. Sa modeste carrière d'officier d'infanterie se déroule largement à l'écart des champs de bataille et est rythmée par les changements de garnison. Il participe à la campagne d'Allemagne en 1761 et séjourne notamment à Saint-Domingue entre 1764 et 1767, puis en Corse et à Belfort. L'exercice militaire, la fréquentation de la bonne société des petites villes où il est affecté, la lecture, la musique et l'écriture occupent la majeure partie de son temps. Découragé par un avancement lent et laborieux, il se désintéresse progressivement de sa carrière d'officier et se retire avec le grade de major en 1785, pour occuper quelques mois la fonction de gouverneur général auprès du prince Honoré III de Monaco, avec qui il s'est lié lors de sa garnison dans la principauté.

Déçu par la vie militaire, il prend sa retraite le 29 décembre 1795 et tourne ses intérêts vers les activités intellectuelles. Inspiré par ses nombreuses lectures, il prend la plume pour noter ses réflexions, composer des fables, essais et petites pièces de théâtre. Il se lie avec des gens de lettres et devient membre de plusieurs académies (8) et sociétés littéraires et rejoint la franc-maçonnerie (7).

Il est élu, le 30 mars 1789, député de la noblesse aux États généraux par la sénéchaussée de Nîmes et de Beaucaire (Gard). Il adopte une position modérée et ne s'implique que très peu dans les événements révolutionnaires. La Constituante dissoute, d'Aigaliers est élu maire d'Uzès, en décembre 1793. Il démissionne de sa fonction moins d'un an après son élection pour des raisons de santé et quitte la vie politique pour se consacrer à la gestion de ses affaires et l'écriture. Marié en 1797, Gabriel François de Brueys d'Aigaliers meurt sans descendance, le 25 avril 1806 à Nîmes.

Notes :

1. *La franc-maçonnerie militaire a joué un rôle essentiel dans l'apparition en France de la maçonnerie spéculative. Avant 1789, les Loges militaires qui existaient dans la plupart des régiments de l'armée royale initiaient au hasard des déplacements, d'une garnison à l'autre, des aristocrates, des bourgeois, des commis d'administration, des avocats, des religieux qui allaient devenir un peu plus tard les animateurs des Loges sédentaires.*
2. « *Chronique de la Franc-maçonnerie en Corse : 1772-1920* », Charles Santoni, éditions Alain Piazzola, 1999.
3. *Il s'agit de la seigneurie de la Tour, située sur le territoire de Saint-Chaptes dont il subsiste le château. « En 1306, ce château fut offert par Philippe le Bel à Guillaume de Nogaret et transmis à la fin du XV^e siècle à la famille de Brueys, vendu en 1698 à Claude Lombard, bourgeois de Nîmes, puis cédé en 1764 au négociant André Chabaud. Après la Révolution, le nouveau propriétaire, le Baron de Larcy, créa une chapelle et aménagea dans la partie ancienne, une grande bibliothèque dite "salle de Montmorency" ou "salle des États du Languedoc" où se tint, en 1632, la dernière réunion de ces États. Cette salle sert de cadre à une superbe et monumentale cheminée très ouvragée qui vient du château de Beaucaire. Elle appartenait à Henri II, Duc de Montmorency, dont le buste sculpté au centre, est entouré de figures allégoriques. Les murs de cette salle sont recouverts de cuir de Cordoue qui proviendrait du palais des Papes en Avignon. Les fenêtres et les poutres du plafond peint sont ornées de vitraux avec des armoiries. » (Site web mairie de Saint-Chaptes).*
4. « *L'armée et la Franc-Maçonnerie au déclin de la monarchie sous la Révolution et l'Empire* », Jean-Luc Quoy-Bodin, édition Économica, 1987.
5. *L'ordre royal et militaire de Saint-Louis est un ordre honorifique français créé par un édit de Louis XIV du 5 avril 1693 pour récompenser les officiers les plus valeureux.*
6. *Il est le petit-neveu de Jacques-Jacob de Rossel baron d'Aigaliers -1671-1708 – et le demi-frère de François Paul, amiral de BRUEYS, mort lors de la bataille d'Aboukir en 1798. C'est le dernier baron d'Aigaliers.*
7. *Son parcours maçonnique nous est inconnu. Une simple mention de son appartenance à la franc-maçonnerie est mentionnée dans la thèse de Lucie Leprevost-Grancher (École des chartes 2012).*
8. *Il était membre des Académies de Nîmes, de Caen, des Arcades de Rome, et des Ricovrati de Padoue.*

Des pierres et des hommes Le temple qui cache un château Gallargues-le-Montueux

Bernard Atger

Association du Patrimoine Gallarquois



L'association Patrimoine gallarquois vient de publier un livre sur le temple protestant du village. Sa présentation par l'auteur a eu lieu le vendredi 3 novembre 2017, à la Maison du peuple.

Né de la plume du président de Patrimoine gallarquois, Bernard Atger, *Un temple qui cache un château* relate l'histoire du dernier édifice inscrit à l'inventaire des monuments historiques, rejoignant ainsi les cinq autres de la commune déjà inventoriée.

Surplombant le village perché, le temple est indissociable du paysage gallarquois et de l'histoire locale.

Le monument construit sur les ruines féodales du château des de Rochemore a inspiré l'auteur qui a retracé les péripéties de l'édifice, depuis sa construction décidée par le seigneur Anne-Joachim-Annibal de Rochemore, incendiée ensuite lors de la Révolution, avant de laisser place à la construction d'un temple protestant voulue par le maire écossais Thomas Burnet. Jusqu'à nos jours où, malgré d'incessants travaux au cours des siècles passés, la rénovation s'avère d'une actualité cuisante. Au point de laisser la place désormais au terme plus réaliste de sauvegarde...

Publié le 12/11/2017 par le MIDI LIBRE

BERNARD ATGER
ASSOCIATION DU PATRIMOINE GALLARGUOIS

DES PIERRES ET DES HOMMES
LE TEMPLE QUI CACHE UN CHÂTEAU



Éditions de la Fenestrelle



Introduction

« J'aime les villages situés sur les hauteurs ; il y a dans leur position élevée quelque chose qui nous rapproche des cieux... »

C'est ainsi que le jeune pasteur Jean-Pierre Hugues nous décrit Gallargues, tel qu'il l'a découvert, en 1831, à sa descente de la diligence qui l'a déposé à l'auberge du pont de Lunel !

Alors qu'il chemine sur la route poudreuse, il a tout le loisir d'observer ce lieu où il va exercer son ministère pendant quatorze ans. Au sommet de la colline, sertie d'un écran de verdure, il peut apercevoir une grande bâtisse partiellement achevée, c'est celle du temple. Par sa position, celui-ci domine tout le village et la plaine qui s'étend à ses pieds.

Quelques années plus tard, c'est Eugène Trinquier, dans sa notice sur quelques localités du Gard, qui précise la description de l'édifice :

« Le temple occupe l'emplacement des ruines féodales ; sa façade regarde le midi. Un balcon, soutenu par des colonnes de l'ordre toscan, lui sert de péristyle. Il a pour galerie trois portiques surmontés d'un petit arc où sont fixés les bras d'une cloche. L'intérieur du bâtiment témoigne de la sévérité du culte réformé ; sur les bas-côtés règne une espèce de promenoir recouvert d'une tribune à colonnes sur lesquelles vient reposer un modeste plafond. Au devant de l'édifice, s'ouvrent les allées d'une promenade de mûriers de Chine. Des terrasses en pente douce descendent jusqu'à la place d'armes... »

(TRINQUIER Eugène, *Notice sur quelques localités du Gard*, 1854.)

Depuis, les vénérables murailles du temple de Gallargues ont vieilli. Bien malades, des travaux considérables pour leur conservation sont devenus nécessaires...

À la suite de Trinquier, les différents historiens de notre village nous ont confirmé depuis longtemps qu'avant le lieu de culte, s'élevait la belle demeure qu'avait fait bâtir Anne-Joachim-Annibal de Rochemore, notre dernier seigneur. Ce château construit pour un noble personnage précède donc le temple voulu, lui, par une population majoritairement protestante.

Mais qui fut réellement le commanditaire de ce château ? Par qui et dans quelles circonstances fut décidée sa reconversion en lieu de culte ? Qui a dressé les plans des bâtiments successifs ? Quels maçons en ont taillé les pierres ? Quelle vie, enfin, a animé ces lieux, les anime encore et les animera demain ? On ne peut pas faire parler les vieilles pierres sans s'interroger sur les hommes qui leur ont donné vie.

Lors de la constitution du dossier de demande d'inscription au titre de l'inventaire des Monuments historiques qui a heureusement abouti à l'arrêté de classement du 23 janvier 2015, j'avais entrepris, en concertation avec la municipalité et les services de la Direction Régionale des Affaires Culturelles (DRAC), des recherches, aussi bien dans nos archives communales, qu'aux archives nationales ou dans celles des départements du Gard, de l'Ardèche et de l'Hérault.

Concernant le château, à la consultation des premiers documents, faire le point sur les derniers seigneurs de Gallargues pouvait paraître facile.

En effet, aux Archives Nationales, dans le fond consacré aux Rochemore, 83 AP, il est précisé que pour la branche de Gallargues, « les titres et papiers de la famille sont conservés par le Marquis, dans son château » ... Toutes ses archives devaient donc se trouver à Gallargues...

Le problème, c'est que leur classement a été réalisé de façon définitive et ce, depuis plus de deux siècles, puisque nous savons que nos anciens ont, sans humour prémédité, réduit en cendres le château et les papiers qu'il contenait par une belle nuit du premier avril 1792...

Pour le château, l'essentiel ayant disparu, il ne restait plus qu'à partir à la chasse aux bribes dispersées...

Concernant le temple, la documentation contenue dans les mêmes services est bien plus abondante. Il est vrai, on le verra, que la construction de ce lieu de culte, à partir d'un édifice incendié et partiellement détruit, n'a pas été un long fleuve tranquille.

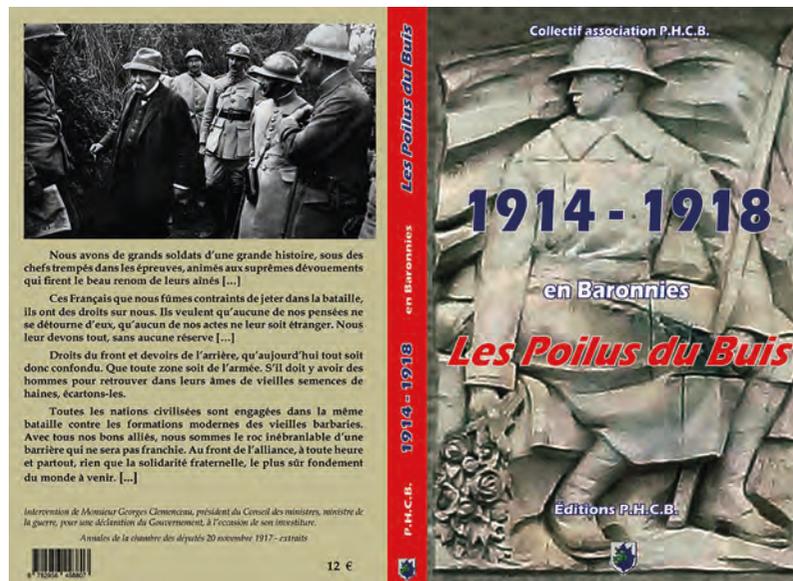


Le temple avant 1929. En contrebas, la statue de la Liberté devant laquelle ont posé les conscrits. Cette statue érigée en 1889 pour le centenaire de la Révolution a remplacé l'arbre de la Liberté, lui-même planté à l'emplacement du carcan des Rochemore. Déplacée en 1929, la statue a été remplacée par le monument aux morts.

Carte postale, éditions Paul Teissier. Page 120 du livre

1914-1918 en Baronnies Les Poilus du Buis

Michèle Dutilleul, Francis Girard, Jacqueline Hubert



Les Poilus

Ce sont tous ceux qui sont tombés sur le tragique chemin qui menait à la victoire, qu'en votre nom je confonds aujourd'hui dans le même hommage : les morts de Charleroi, étonnés de reculer, et ceux de Verdun, étonnés de tenir, les morts de la Champagne, de la Somme et de l'Yser, les morts de la Marne, des deux Marnes, consolés de mourir puisque l'ennemi reculait.

En même temps que les glorieux enfants du barreau de Paris, je salue tous les autres enfants de France morts pour la patrie, ces soldats qui rejoignent dans la légende impérissable les grognards de l'épopée napoléonienne. Héros anonymes de la véritable grande armée, combattants obscurs et émouvants, nous vous célébrons avec ce sentiment de fervente piété qui poussait les anciens à dresser des autels au dieu inconnu.

Qui étaient-ils ? Ouvriers ? Paysans ? Intellectuels ? Aristocrates ou Bourgeois ? Ils étaient toute la France ! Ils étaient les « Poilus », fils d'une race indomptable, qui, s'arrachant à leurs foyers, laissant tout ce qui leur était cher, coururent aux brèches du rempart et firent à la patrie envahie une infranchissable muraille de leurs poitrines et de leurs cœurs !

Quelle tristesse que nos héros n'aient pas vu la victoire ! Et comme on voudrait, pas à pas, dans les immenses cimetières du front ou dans la solitude des plaines où ils ont été frappés face à l'ennemi, pouvoir aller sur chaque tombe et leur dire : « Votre œuvre est achevée, la France est victorieuse ! Reposez en paix ! »

*Henri-Robert, Bâtonnier de l'Ordre des Avocats.
(Extrait du discours prononcé le 21 juin 1919.)*



Avant-propos

Le patrimoine d'un village ne se compose pas uniquement de son église, de ses lavoirs, de ses remparts, de ses moulins, mais aussi de son monument aux morts.

L'homme qui a défendu son pays, sa région, son village fait partie de ce patrimoine local qui doit être transmis aux générations futures.

Tous les villages furent concernés par ce conflit vieux de cent ans maintenant.

Pérenniser la mémoire de nos valeureux soldats est un devoir, afin de ne pas oublier.

Le 2 août 1914, ce fut la mobilisation générale et le départ pour la guerre, le tocsin résonna, de nombreux Buxois furent arrachés aux travaux des champs, à leur entreprise et à leur famille pour aller combattre l'ennemi et défendre leur pays.

Les hommes ont quasiment tous contribué à l'effort de guerre, mais il ne faut pas oublier les femmes, guerrières de l'ombre à l'action indispensable, qui ont pris leur relève dans les travaux des champs, des entreprises et pour nourrir leur famille.

Nous ne devons pas oublier tous ces héros du siècle passé, leur sacrifice, acteurs de l'histoire malgré eux, qui méritent notre reconnaissance pour l'éternité.

À vous les jeunes générations, nous vous confions l'avenir de cet héritage, nous vous demandons de comprendre et surtout de ne pas oublier, car ne dit-on pas que l'histoire se répète...

« Au Col des Aros une enfance en Baronnie provençales »

Louis Jeanravoux.

Édition Culture et langue d'oc, Louis Ravoux et Laurence Ravoux, Année 2008.



École de Montguers en 1918

Louis Ravoux 2^e en partant de la droite au 1^{er} rang.

L'Armistice

Tout en haut du tableau de gauche, la date : Lundi 11 novembre 1918.

Nous sommes rentrés en classe depuis un grand moment déjà ; le quart d'heure (de récréation) ne va plus tarder maintenant. Je l'attends avec impatience tout en comptant sur l'ardoise, à grand renfort de doigts, les multiplications « à deux chiffres dessous » que Madame Blier, notre maîtresse, vient de marquer sur le tableau de droite, celui des petits.

Tranquille pour un moment de ce côté là, elle s'adresse à présent aux grands. Elle leur parle de champ en forme de trapèze, de bases, de perpendiculaires sur les bases. J'ai beau essayer de traduire en patois, ça ne me donne rien de clair. Il s'agit de trouver dans le problème du soir qu'on est en train de corriger, connaissant les bases et la hauteur, la surface du champ en hectares, ares, centiares. Pourquoi pas la surface en « éminées » tout simplement ? Tout le monde comprendrait...

Tave de la Pigière, assis sur le dossier du bureau, les pieds sur le banc, à qui Madame Blier demande d'énoncer la formule de la surface du trapèze, bredouille, s'excuse, puis finit par proclamer très fort :



Certains [...] glissent jusqu'au bas de la rampe

– Je le savais mais je m’en rappelle plus.

– Il faudrait se le rappeler, martèle d’une voix de stentor le “mari de la dame”, en train de scier quelques bûches sur le petit balcon, devant la porte ouverte.

Il fait si beau en cette matinée d’automne ! Et puis, il faut dire que le poêle fume toujours un peu : il faut aérer de temps en temps.

Un silence de terreur plane dans la salle. On entend alors voler un petit vent, sans doute retenu jusqu’à la limite du possible, mais que la panique inspirée par le “mari de la dame” (il se présentait lui-même en ces termes) a fait libérer en une note d’une hauteur et d’une finesse dans l’aigu, n’ayant d’égale que sa durée. Il rougit de honte, l’auteur involontaire de cet interlude ! Mais personne, pas même la dame ne demandera : « Qui est-ce qui...? »

Madame Blier est une bien brave maîtresse, aussi ne la craignons nous pas. Elle nous aime bien, j’en suis sûr. Nous l’aimons bien aussi, mais pas autant que si elle se fût imposée à nous dès son arrivée. Quand son mari n’est pas dans la cuisine attenante, et ceci est fréquent puisqu’il passe la majeure partie de son temps à la chasse avec son voisin Chabrol (ne dit-on pas qu’ils en sont déjà à leur deux cent quarante neuvième lapin ?) c’est dans la classe un brouhaha continu, fait de heurts de patins sur le parquet ou contre les bancs, de conversations à mi-voix, de va-et-vient incessants, voire de changements de place définitifs au gré des élèves. Quelquefois, vers la fin de la classe, Madame Blier, exaspérée, se fâche tout rouge, fait mine de s’arracher les cheveux, laisse échapper un : hrrr... guttural d’impuissance. Mais le calme ne revient guère.

Brave Madame Blier ! Deux de ses fils sont déjà tombés sur le Front. Le troisième, mobilisé, doit bientôt “monter” dit-on. Nous avons bien tort de la rendre plus malheureuse encore.

La récréation arrive. Dans une pagaille folle nous franchissons la porte en nous bousculant, volons les marches quatre à quatre. Certains, ne prenant même pas cette peine, s’asseyant sur la « parabande » (rampe) en pierre taillée, polie par des générations de culottes, glissent jusqu’au bas de la rampe où une lauze horizontale les projette jusqu’au milieu du chemin. C’est notre cour de récréation, le chemin ; limité d’un côté par une muraille écroulée, de l’autre par un grillage démantibulé qui protégea jadis le jardin de l’école dont nous avons peu à peu pris possession.

Nous courons vite près du grand peuplier que nous arrosions copieusement de jets paraboliques plus ou moins infléchis. Le cabinet des filles, petit édicule de pierre, plus décent, s’élève juste à côté. Les écoulements se font, au-dessous, par une ouverture assez haute en forme de voûte. Le sifflement caractéristique produit par une fille qui se soulage de tout cœur après s’être longtemps retenue, se fait entendre au-dessus du trou circulaire du plancher. Rollain se penche, jette un coup d’œil inquisiteur sous la voûte sombre :

– C’est tout noir, là-dessous, lance-t-il.

Le grillage du jardin, par endroits, et par miracle, est encore en place, incurvé seulement vers le bas, entre deux piquets. Nous nous amusons à le franchir en prenant beaucoup d’élan. Quelques-uns n’y arrivent pas, restent perchés en équilibre inquiétant pendant quelques instants, puis retombent à plat ventre de l’autre côté.

Mais voilà que le « mari de la dame » – nous le croyions parti à la chasse – surgit de sa cuisine.

– Bande de vauriens, voulez-vous cesser ce jeu, sinon je vous enferme dans la cave !

Tout penauds, nous nous groupons vers le peuplier. Apeurés d’abord, nous nous taisons, mais bientôt les plus courageux contre-attaquent... pas encore vraiment, mais ils ont des plans sérieux.

Clovis Pascal, garçon de l’hôpital, que rien ne rebute, « lui fera son affaire » à coups de cailloux, depuis la falaise, lorsqu’il furètera dans les ravins au-dessous. Si c’est nécessaire, Émilien du Zouave apportera la grosse hache de son père, le lendemain même. Heureusement, un événement inattendu va nous détourner de nos intentions criminelles.

Après la sortie de onze heures, nous mangeons, nous, les « grangers », notre modeste repas tiré du sac ou du panier. Il fait très beau. Nous nous installons devant la porte, au soleil. La chèvre (chevalet) est encore là, avec sa bûche en travers. Je m’y assieds dessus pour manger mon lard et mon fromage. Puis nous descendons sur le chemin, faire une partie de palets. C’est le moment le plus agréable de la journée. C’est calme. Nous ne sommes que sept ou huit. Nous nous entendons bien, ne nous disputons jamais. D’ailleurs les grangers, s’ils se disputent quelquefois, c’est avec les gars du village, jamais entre eux.

Voici qu’Émilien – il habite dans le hameau – arrive déjà. Avec le sourire, il me montre sa poche bourrée de châtaignes bouillies, encore chaudes. Il en sort une, toute luisante, en coupe un petit bout de ses incisives, puis, la pressant de ses doigts, il la vide en jolis tortillons jaillis de la petite ouverture, sur sa langue sortie qu’il retire goulûment ensuite. Que j’aimais les châtaignes cuites à l’eau, avec un peu de sel et un brin de sauge !

Dis, Émilien, fais goûter !

Des nêfles ! Comme s’il n’y en avait pas, des châtaignes au col des Aros !

Nous en avons bien, effectivement, pas au Col même, mais au Serre de Rioms, de l’autre côté de la rivière, dans l’ubac. Malheureusement ma mère avait la fâcheuse habitude, à mon gré, de les épilucher sur une face avant de les faire bouillir, si bien qu’elles prenaient l’eau, perdaient toute saveur. Cuites de cette façon, elles sont plus commodes à manger, nous disait-elle pour nous convaincre. Mais moi, j’aimais mieux les châtaignes d’Émilien.

Soudain, à travers la sonorité de l’air de cette belle journée d’automne, le carillon des cloches de Saint Auban parvient à nous, puissant et joyeux comme si Saint Auban était là, tout près, de l’autre côté du ravin. Nous arrêtons notre jeu, perplexes. Que peut-il bien se passer à Saint Auban, un lundi, à cette heure ? Le carillon continue, s’amplifie par moments, s’affaiblit, reprend, longtemps, longtemps, longtemps, ne s’arrête jamais.

Tous les habitants du hameau sont sortis, sur le pas de leur porte d’abord, dans la ruelle ensuite, puis tous sont venus sur le chemin, entre le four banal et l’école. Hommes et femmes discutent fiévreusement, parlent d’armistice. Le bruit en était dans l’air depuis quelques jours, paraît-il. Armistice ? Nous ne comprenons pas.

Du haut de l’escalier, la dame et son mari regardent au loin, écoutent en silence. Voilà que Madame Blier pleure maintenant. En faisant un geste de la main vers Saint Auban, elle nous dit à travers ses larmes :

– Mes enfants la guerre est finie, c’est le Kaiser qui demande grâce.

– Oui, la guerre est finie, c’est un grand jour, fait le « mari de la dame », grandiloquent. « Je » vous donne congé. Allez !

Interloqués d’abord par l’inattendu, nous ne sommes pas longs à réagir. Et nous voilà, nous égaillant à toutes jambes sur le chemin qui descend à l’église vers laquelle, déjà, convergent des groupes accourus de toutes parts : du Haut-Montguers, du Bas, de Saint Roman, de Rioms même.

– Tiens, me dit Émilien, veux-tu des châtaignes ? Il m’en tend une grosse poignée :

– Mange : c’est l’Armistice.

Marie de Seïmard, préposée bénévole à la cloche, toute menue, en trottinant, est arrivée la première, comme il se doit. Combien en a-t-elle sonné de messes, d’angélus, de glas, de baptêmes, de tocsins ? Son corps gît aujourd’hui dans le petit cimetière attenant, mais son âme est là haut, au paradis. Dieu lui devait bien ça.

Le son de la cloche de Marie de Seïmard est bien faible. Chabrol et Roubinaud – qui n’entrent jamais à l’église – s’y précipitent, se suspendent à la corde :

Dan...Dan...Dan... la campane résonne cette fois et va dire à tous, aux vallons, aux sentiers, aux montagnes que la guerre est finie.

Mais voici que l'oncle Germain apporte une longue échelle, l'assujettit contre les tuiles, puis monte sur le toit de la chapelle, suivi par quelques hommes. Il faut sonner encore plus fort. Sous le commandement de Louiset, ils s'emparent de la corde, ils la saisissent à plusieurs, près du battant qui cogne ; la cloche vibre, bourdonne, tonne à tous les échos la fin de la guerre. Malgré l'interdiction qui nous en est faite, (bien faiblement semble-t-il) quelques camarades et moi réussissons, nous aussi, à grimper sur le toit. Nous nous bouchons les oreilles tant nos tympanes demandent grâce. La petite église romane tremble de toute sa voûte. Du sol, Jules de Rigaud, l'adjoint, manifeste son inquiétude par gestes impuissants. Il essaye vainement de modérer l'ardeur des sonneurs. Si la cloche venait à se fêler !... Il est soucieux des finances communales, Jules de Rigaud.

– Voilà Eugène de Jeanravoux qui descend de sa montagne, annonce quelqu'un.

En effet, sur l'autre versant du ravin, mon père accourt. On sent qu'il a hâte de prendre part à l'allégresse commune. Depuis le col des Aros, il a entendu les cloches de la vallée ; a passé sa blouse noire, celle qu'il portait encore alors les jours de foire ; a traversé Costaras en courant, dégringolé Roubine ; le voilà, il arrive, gravit les barreaux de l'échelle, tire lui aussi de toutes ses forces sur la corde en offrande à la paix retrouvée. Malgré son unique cloche, Montguers n'aura pas démérité.

Sur un signe du maire, Monsieur Géraud, tout se tait. Il invite maintenant la population à aller fêter l'Armistice chez « Fonsine », le seul café du village. Les enfants aussi y sont conviés. Chez Fonsine, tout le monde s'engouffre dans le petit café, déborde dans la chambre voisine dans laquelle on apporte une longue table après avoir poussé le lit dans la cuisine en contrebas.

Apportez de la bière et de la limonade pour tous dit le maire... et à volonté. Les verres s'emplissent, la mousse déborde, coule sur les tables. Tout le monde veut être servi en même temps, Fonsine se démène, ne sait plus où donner de la tête, s'excuse de sa lenteur. Heureusement, Léopold, son fils aîné, est là. Il est grand, Léopold, il a quinze ans. Il a perdu son père depuis quelques années déjà. Il a su de bonne heure qu'il devait être un homme avant l'âge. Il s'y est employé de tout son cœur. Il a du mérite Léopold.

La joie est maintenant générale. Des voix s'élèvent, des exclamations jaillissent, des rires fusent de toutes parts. Quelques jeunes gens – ils ne feront pas la guerre – entonnent la Madelon. Les vieux chantent aussi... du moins leurs lèvres remuent-elles. Un peu grisés par la bière et le gaz carbonique de la limonade, nous les gosses, gagnés aussi par l'ambiance, reprenons le refrain à tue-tête.

Au dehors, les parties de boules ont commencé. Il y a des joueurs partout : sur la placette, dans l'hermas, sur la route même. Des adolescents, déjà quelque peu éméchés, poussent des exclamations, éclatent de rire sans raison, font passer les boules par-dessous la jambe pour montrer leur agilité et leur adresse, se moquent bien de perdre ou de gagner la partie.

À l'intérieur, les vieux se sont mis à jouer aux cartes, comme hier dimanche : deux dimanches à la suite, en somme. Jules de Rigaud tire sans arrêt sur sa pipe qu'il bourre dans la blague de son voisin. Il vide coup sur coup deux ou trois verres de bière. Serait-il devenu moins sobre, Jules de Rigaud ?

La plupart resteront tard dans la nuit. À la cuisine, Fonsine prépare un civet de lapin. Beaucoup voudront manger là. D'autres reviendront passer la soirée. La fête continuera. Les apéritifs, le vin, les « petits verres » aidant, le ton montera encore. Les chansons, reprises en chœur, feront trembler les vitres de l'estaminet. On m'a raconté, par la suite, que mon père, un peu « parti » lui aussi, avait voulu chanter une chanson de jeunesse : *La Fontaine de Madeleine*. Malheureusement, sa mémoire infidèle le contraignait à répéter à l'infini : aux oiseaux !... aux oiseaux !... Ce qui vous le pensez bien provoquait des rires moqueurs et pas mal de sourires irrévérencieux.

La nuit va bientôt tomber. Le soleil vient de se coucher derrière la Fayet. Il me faut partir, remonter à la grange. Rollain, qui habite Saint Roman, sur mon chemin donc, m'accompagne au son de son harmonica.

Voici l'église, tout étonnée du grand silence qui pèse maintenant sur elle. L'échelle est encore là, dressée contre le mur du nord. Nous n'y résistons pas, grimpons tous les deux, donnons quelques bons coups de ballant, puis disparaissions rapidement entre les flancs du ravin, persuadés d'avoir commis une mauvaise action. Mais pour tous ceux qui entendirent, ce pouvait bien être l'angélus du soir...

J'arrive au col des Aros à nuit noire. Dans la maison, devant le feu, ma mère trempe la soupe. Ma mère pleure en silence en trempant la soupe. Surpris, je l'interroge du regard.

Sais-tu, me dit-elle, en essuyant une larme avec son poignet, sais-tu qu'il y a maintenant plus d'un mois et demi que Fernand (sur le Front d'orient) n'a plus donné de ses nouvelles. Il ne faudrait pas...

Oui, maintenant que la guerre est finie, il ne faudrait pas...

Les Noël Provençaux

Il faut d'abord préciser que « LA NOËL » en Provence et dans tout le pays d'Oc, c'est la fête religieuse la plus importante de l'année. Les prêtres ont fait tous leurs efforts pour expliquer que dans la vie du Christ le plus grandiose, le plus mystérieux c'est sa résurrection, les gens du Midi pendant des siècles ont fêté Noël avec entrain et Pâques avec beaucoup moins de ferveur.

Des traditions se sont perpétuées, certaines venant de très loin avant le christianisme, comme le « *cacho-fiò* » (1) ou « le blé de Sainte-barbe » (2), d'autres plus récentes, les santons (3), les 13 desserts (4), les Pastorales (5), les « *pastrages* » (6) ... Sur une date très proche du solstice d'hiver, l'Église a implanté la naissance du Christ... ainsi une fête pouvait en remplacer une autre. (La Saint Jean d'été avec ses feux ne tombe pas non plus par hasard sur le solstice d'été.)

Donc les Noël, comprenez les chants de Noël, d'après les sources écrites, remontent aux XVI^e et XVII^e siècles Mais probablement avant qu'ils soient écrits, (retranscrits ou composés) par des auteurs restés célèbres, des chants d'origine populaire, d'auteurs aujourd'hui anonymes, existaient déjà... Le miracle de ces Noël, c'est qu'un certain nombre soit resté dans la mémoire populaire, jusqu'à aujourd'hui, bien que la langue qu'ils emploient soit de moins en moins parlée, de moins en moins comprise...

Tous les Noël (la plupart chantés en provençal) ont une même source d'inspiration, la naissance de Jésus, avec l'information apportée par un ange (qui parle français !) et le désir ardent qui prend le peuple des campagnes à aller rendre visite à cet enfant, né pauvrement dans une étable... Il faut aller s'agenouiller devant lui, féliciter sa mère, offrir des présents (bien modestes au regard de ceux qu'apportent les Rois Mages) et le prier (car on sait d'avance qui il est, comment sera et finira sa vie), afin qu'il nous conserve en bonne santé, au besoin fasse un petit miracle à l'encontre d'un aveugle ou d'un paralysé, que les récoltes soient bonnes et que le troupeau de brebis prospère... On trouve des variations sur des sujets d'importance capitale tels que le besoin de langes, le besoin de nourriture, l'état de la toiture de l'étable, l'absence de chauffage, les risques de passer sur des mauvais chemins, de faire des mauvaises rencontres (envoyées par Satan... mais Jésus, c'est sûr, est déjà capable de protéger les bergers et de tordre le cou à Satan !) Bref, ces Noël (appelés *Nouvé* ou *Nadau*, *Nadals*, *Nadalets* dans d'autres régions) sont un mélange touchant de ferveur populaire, de générosité gratuite et parfois même un peu d'intérêt calculé... Ce qui est sûr, c'est que Bethléem n'est pas loin, on y sera en quelques heures, « Jésus est né en Provence, entre Avignon et les Saintes Marie, Jésus est né en Provence, c'est un berger qui me l'a dit. » Mais n'ayez aucun scrupule à remplacer une bourgade par une autre, Sisteron, Grasse, Briançon, Toulon ou Montélimar... c'est tout aussi bien. D'ailleurs il a été retrouvé un recueil de Noël du 17^e composés à Taulignan, preuve s'il en fallait que toute la Provence n'est pas géographiquement réduite à Avignon, Arles et la Camargue.

Jacqueline Hubert



Notes :

1. *Lou cacho-fiò, tel que F.Mistral le raconte, est un tronc (au moins une très grosse bûche) d'arbre fruitier mort naturellement dans l'année, porté le soir du 24 décembre par le plus vieux et le plus jeune de la famille, dans la cuisine, arrosé de vin cuit, on fait trois fois le tour de la pièce et le grand père dit : « Allegre, allegre, Diéu nous allegre, Calendo vèn, tout bèn vèn, Diéu nous fague la gràci de vèire l'an que vèn, e se noun sian pas mai, que noun fuguen pas mens ! » (Joie / ou soyons joyeux, Dieu nous réjouit, Noël vient, tout bien vient, Dieu nous fasse la grâce de voir l'année prochaine, et si nous ne sommes pas plus nombreux, que nous ne soyons pas moins). Cette bûche allumée le soir de Noël doit brûler lentement, tenir 8 jours pour arriver au 1^{er} de l'an...Elle est à l'origine de la bûche des pâtisseries.*
2. *Le blé, (ou les lentilles), sont un symbole de la force de la nature : mis à germer dans une assiette d'eau (un peu de coton au fond l'aidera à stabiliser ses racines) le jour de Ste Barbe le 4 décembre, ils seront verts pour le 24 décembre et présageront de la récolte future...*
3. *Les santons (petits saints) : d'abord assez grands, ils ont été importés d'Italie à la Renaissance et ils ont orné les églises, où la crèche était installée pour tous. Dans la période révolutionnaire il était dangereux d'aller à l'église (certaines furent démolies, d'autres reconverties pour d'autres usages) et les Provençaux ont fait chez eux de petits santons (mie de pain puis argile) peints pour célébrer Noël, puis des fabricants de santons ont pris le relais (Fouque, Carbonel, Escoffier... sont des maisons célèbres, mais attention aux copies chinoises !) Le 1^{er} marché aux santons s'est tenu à Marseille en 1803.*
4. *Les 13 desserts : avant d'aller à la messe de minuit, pour attendre l'heure, on faisait « le gros souper » (sans viande- surtout ne pas dire le réveillon) qui se terminait pas des desserts simples, selon ce qu'on avait à la maison : noix, noisettes, amandes (qu'on appelle les mendiants, leur couleur rappelant celle des Ordres mendiant), pommes, poires, quelques raisins conservés pendus au grenier, confitures ou gelée de fruits, prunes et figes séchées, nougats blanc et noir... et une pâtisserie, en basse Provence une sorte de brioche à l'huile d'olive appelée « pompe à l'huile », en Baronnies c'était une tarte à la compote de pommes avec des croisillons, appelée « panade ou panaille » Le chiffre 13 représentant Jésus et les 12 apôtres est venu plus tardivement. Les fruits exotiques, dattes, oranges, mandarines... et les chocolats se sont rajoutés ensuite.*
5. *Les Pastorales : sans doute la continuation des « Mystères » qui étaient joués sur le parvis des églises au moyen âge...on les joue encore, on en écrit encore de nouvelles, les plus célèbres étant la Pastorale Maurel (1844) et la Pastorale Audibert (1895), d'autres sont tout aussi belles, comme La Pastourala de la Valleia (Barcelonnette), ou Le chemin des étoiles, de Roger Pasturel (contemporaine) ou la Pastorale des santons de Provence d'Yvan Audouard...*
6. *Le « pastrage » : moment théâtral pendant la messe de minuit où des bergers et des villageoises en costumes d'époque (?) viennent avec des animaux adorer l'Enfant et porter des offrandes...Ce joli moment de folklore est très prisé des touristes. Mais c'est aussi l'occasion d'y faire entendre nos vieux chants de Noël à nos petits enfants, si on ne sait plus les leur chanter nous-mêmes ! (Pastrage vient de pastre, berger, donc la fête des bergers.)*

NICOLAS
SABOLY

Recueil
des Noëls
Provençaux

Lou Reviro-meinage

Présentation,
traduction, notes
Henri Moucadel



ŒUVRES COMPLÈTES

*
A l'asard
Bautezar!

Venès, venès embé iéu Guilhaumeto

(Nouvè de Nosto Damo de Dom)



Venès, venès embé iéu, Guilhaumeto } bis
Veirés nostre bon Diéu,
Nostre bon Diéu,
Qu'es na d'uno fiheto,
Sènso fuéu.

N'en mor de fre dins uno pauro grange, } bis
Car n'a pas un linçou
Nimai un sdu,
Pèr n'en croumpa un lange,
Que sié ndu.

Iéu, li darai uno longo casaco } bis
De bon drap de bureu,
Diguè Michèu,
Amai uno bassaco,
Moun capèu.

Or, sus, Matiéu desplègo ti timbalo, } bis
Embé lou tambourin
Faras tintin
E dansara Didalo
Emb' Roubin.

E Gautaru toucara si sounalho } bis
E si bèu cascavèu,
E Bramèrèu
Dansara l'anticalho,
Em'Isabèu.

Lou gai vióloun fara brusi Touneto } bis
De soun poulit arquet,
E Guilhéumet
Fai peta sa museto
E soun flutet.

E tous ensèn anaren en cadança } bis
Vèire lou bèu garçoun ;
A l'enfantoun
Oufriren nòsti danso
E li cansoun.

Lou pregaren de garda lou terraire } bis
Embé nostre troupèu,
Nostre troupèu,
E que li fague faire
Proun d'agneu.

Venez, venez avec moi Guillemette,
Vous verrez notre bon Dieu,
Notre bon Dieu,
Qui est né d'une jeune fille,
Sans feu.

Il meurt de froid dans une pauvre grange
Car il n'a pas un drap
Ni seulement un sou
Pour acheter un lange
Qui soit neuf.

Moi je lui donnerai une longue veste
De bon drap de bure
Dit Michel,
Avec un grand sac pour dormir
(et) mon chapeau.

Oh, vas-y, Mathieu, déballe tes timbales
Avec le tambourin
Tu feras « tintin »
Et Didale dansera
Avec Robin.

Et « le joufflu » jouera de ses sonnailles
Et de ses beaux grelots
Et « le râleur »
Dansera « l'anticaille »
Avec Isabeau.

Le gai violon Toinette le fera résonner
De son bel archet,
Et petit Guillaume
Fait jouer très fort sa petite cornemuse
Et son flutet.

Et tous ensemble nous irons en cadence
Voir le beau garçon ;
Au petit enfant
Nous offrirons nos danses
Et nos chansons.

Nous le prions de protéger les terres
Avec notre troupeau
Notre troupeau,
Et qu'il lui fasse faire
Beaucoup d'agneaux.

L'orthographe n'est pas d'origine

PUBLICACIOUN DE L'ISTITUT VAUCLUSEN
D'ESTUDI ROUDANEN

LI PUS SAGE (Nouvè)

P=96

Et pus sa-ge D'ouve-ge, Li pus sa-ge E li pus
fin, Fan en-tèn-dre Que, di-vèn-dre, lou fiéu de Diéu es na de grand ma
tir, Que sa Mai-re l'es a-na faire Dison es-ta-ble sus lou grand ca-mièn.

VINT UN
NOUVÈ
CAUSI

Li pus sage
Lou veïnage,
E li pus fin,
Fan entendre
Que a veïnage,
Lou fiéu de Diéu es na de grand matin
Qu'esse veire
L'es de veire
Dins un estable sus lou grand ca-mièn

Iéu vous quite
Pér l'ans vite,
Iéu vous quite,
E pidi s'en vou,
Pér té dire
(Mai sans rire)
Sourde d'eici
Car iéu treuble de pou,
Que l'estable
Noun vous souble
Car li murelo
Van toutis su sou.

de
**MICOU LAU
SABOLY**
(1614-1675)



La vesprado
Mou fourtunado,
La vesprado
D'un jour fort béu,
Le malice
D'un curioe
Me té fagat
Enleure noun troupeu
Tout un oaire
Tombè, peccaire!
E m'enterrè
Touit ni béus agnès.

L'esperènci
Que passo soïenc,
L'esperènci
De ço qu'el vist,
Es la censo
Que sans penso
Al courregu
Vous dire noun avio;
Noun daunage
Vous Balèu oraire
Un de vostie ani.

Me revise
E me dandiss,
Me revise
De noun propous;
Me pensado
Mou riblado
Me farié lèu
Faca per un badeu;
Fou riu oragne,
Li gardere
Sagor de prendre nau.

COMPTADOR GENERAL DAU LIBRE OCCITAN

84270 VEDENA

1973

Micou Lau (1614-1675)

Nicolas Saboly

Hou de l'houstau

Noé en Dialogo (1670)
{deux orthographes, en italique l'original}

San lousé

*Hou de l'houstau, mestre, mestressa,
Varlé, chambriero, saya res ?
Ai déjà piqua pron de fes,
Et ren non ven, quinto rudesso !
L'Hoste
Me slou déjà leua tres co
S'éisso duro dormirai gaire,
Qui piqu'abas, qu'es tout aquo.
Quau sia, que voulé, que fou faire ?*

SANT JOUSE

Moun bon ami, prenès la peno
De descèndre un pau eicavau :
Voudrias louja dins voste oustau,
Iéu soulamen emé ma feno ? (1)

L'OSTE

Vautre sias de troublo-repous ;
Sias d'aquéstci batur-d'estrado (2)
Que sounjas rên qu'à faire mau.
Adiéu-sias, ma porto es sarrado

SANT JOUSÉ

Nazarèt es nostro patrio ;
Iéu siéu pas tau que me cresè : (3)
Siéu fustié, m'apelle Jousé,
Ma femo s'apello Mario.

L'OSTE

Ci li a proun gènt, vole plus res ;
Diéu vous done mejour fourtuno !
Si me cresès, demandarés
Vount es lou lougis de la Luno.

SANT JOUSÉ

Retiras-nous, que que nous coste !
Loujas-nous dins lou galatas ;
Vous pagaren noste repas,
Coume s'erian à caulò d'oste.

L'OSTE

Voste soupa sara mau cue ;
Crese que farés pauro chiero ;
Car, pèr segur, aquesto nue,
Vous loujarés à la carriero.

SANT JOUSÉ

Nous tratés pas d'aquelo sorto.
Helas ! vesès lou tèms que fai !
Durbès-nous ! S'istas gaire mai,
Nous troubarés mort à la porto !

L'OSTE

Vosto moulié me fai pieta,
E me rënd un pau plus afable :
Vous loujarai pèr carita
Dins un pichot marrit estable.

Saint Joseph

Hola ! la maison ! maître, maîtresse,
Valet, chambrière ! Il n'y a personne ?
J'ai déjà frappé plusieurs fois,
Et personne ne vient, quelle grossièreté !

L'hôtelier

Je me suis déjà levé trois fois,
Si cela dure, je ne dormirai guère :
Qui frappe en bas, qu'est-ce tout cela ?
Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? que faut-il faire ?

Saint Joseph

Mon bon ami, prenez la peine
De descendre un peu ici-bas :
Voudriez-vous loger dans votre hôtel
Seulement moi et ma femme ?

L'hôtelier

Vous êtes des trouble-repos,
Vous êtes des batteurs d'estrade
Qui ne songez qu'à mal faire,
Adieu ! ma porte est fermée ;

Saint Joseph

Nazareth est notre patrie
Je ne suis pas tel que vous me croyez
Je suis charpentier, je m'appelle Joseph
Ma femme s'appelle Marie.

L'hôtelier

Il y a assez de gens ici, je ne veux plus personne
Dieu vous donne meilleure fortune
Si vous me croyez, vous demanderez
Où est l'auberge de la lune.

Saint Joseph

Abritez-nous, quoi que cela nous coûte !
Logez-nous dans le galetas !
Nous vous paierons notre repas
Comme si nous étions à la table d'hôte.

L'hôtelier

Votre souper sera mal cuit,
Je crois que vous ferez pauvre chère,
Car pour sûr cette nuit
Vous logerez à la rue.

Saint Joseph

Ne nous traitez pas de la sorte !
Hélas ! voyez le temps qu'il fait ;
Ouvrez-nous ! si vous attendez davantage,
Vous nous trouverez morts à la porte !

L'hôtelier

Votre femme me fait pitié
Et me rend un peu plus affable,
Je vous logerai par charité
Dans une petite et mauvaise étable.

Pèr canta tóutis ensèn

Cansounié prouvençau presenta pèr li tambourinaire

Jan-Mario Vuitteney

e

Marcèu Bòsqui



*Musico
pèr
galoubet*

**Li
Nouvello
de
Prouvènço**

Li a proun de gènt

(Nouvè de Micoulaou Sabòli)

Sur l'air Tonlerontonton (1699)

1. *Lia prou de Gen*
Que van en romavage ;
Lia prou de Gen
Que van en Bethleem
L'y vol'ana,
Ay quasi prou courage ;
L'y vol'ana
Siau pode camina.



La Cambo me fay mau,
Bouto sello, bouto sello
La Cambo me faim au
Bouto sello à man chivau.

2

Touï lei bergié
Qu'èron sus la mountagno,
Touï lei bergié
An vist un messagié,
Que li a crida ;
Merès-vous en campagno,
Que li a crida :
Lou Fiéu de Diéu es na !
La cambo me fai mau,
Bouto sello, bouto sello,
La cambo me fai mau,
Bouto sello à moun chivau.

3

En aquest tèms
Lei fèbre soum pas sano,
En aquest tèms
Lei fèbre valon rèn ;
Ai endura
Uno fèbre quartano,
Ai endura
Sensò me rancura.
La cambo me fai mau,
Bouto sello, bouto sello,
La cambo me fai mau,
Bouto sello à moun chivau.

4

S'èi revira,
Li ai di de m'espera.
La cambo me fai mau,
Bouto sello, bouto sello,
La cambo me fai mau,
Bouto sello à moun chivau.
Un gros pastras
Que fai la catamizulo,
Un gros pastras
S'envai au pichot pas ;
S'èi revira,
Au brut de ma paraulo ;

5

Aquéu palor
Descausso sci sabato,
Aquéu palor
S'en vai au grand galop ;
Mai, se'n cop l'ai,
Li dounarai la grato,
Mai, se'n cop l'ai,
Iéu lou rapoutarai.
La cambo me fai mau,
Bouto sello, bouto sello,
La cambo me fai mau,
Bouto sello à moun chivau.

6

Ai un roussin
Que volo dessus terro ;
Ai un roussin
Que manjo lou camin !
L'ai achata (1)
D'un que vèn de la guerro ;
L'ai achata (2)
Cinq escut de pata.
La cambo me fai mau,
Bouto sello, bouto sello,
La cambo me fai mau,
Bouto sello à moun chivau.

7

Quand aurai vist
Lou Fiéu de Diéu lou Paire.
Quand aurai vist
Lou Rèi de Paradis,
E quand aurai
Felicita sa maire,
E quand aurai
Fa tout ce que déurré,
N'aurai plus gis de mau,
Bouto sello, bouto sello,
N'aurai plus gis de mau,
Bouto sello à moun chivau.

Il y a bien des gens

1-Il y a bien des gens
Qui vont en pèlerinage,
Il y a bien des gens
Qui vont à Bethléem.
Je veux y aller,
J'ai presque assez de courage,
Je veux y aller,
Si je peux cheminer ;

*R : Ma jambe me fait mal
Mets la selle, mets la selle,
Ma jambe me fait mal
Mets la selle à mon cheval*

2-Tous les bergers
Qui étaient sur la colline
Tous les bergers
Ont vu un messager
Qui leur a crié
« Mettez-vous en campagne »
Qui leur a crié
« Le fils de Dieu est né »

3-Par ce temps
Les fièvres ne sont pas saines
Par ce temps
Les fièvres ne valent rien.
J'ai enduré
Une fièvre quarte
Je l'ai endurée
Sans me plaindre

4-Un gros berger
Qui fait la chattemite(air faux-fuyant)
Un gros berger
S'en va à petits pas
Il s'est retourné
Au bruit de ma voix
Il s'est retourné
Je lui ai dit de m'attendre

5-Ce rustre
Perd ses savates
Ce rustre
S'en va au grand galop
Mais si jamais je l'attrape
Je le rosserai
Mais si jamais je l'attrape
Je lui donnerai des coups

6-J'ai un roussin (cheval)
Qui vole sus la terre
J'ai un roussin
Qui mange le chemin
Je l'ai acheté
A quelqu'un qui revient de la guerre
Je l'ai acheté
Cinq écus de patac (monnaie du Comtat)

7-Quand j'aurai vu
Le fils de Dieu le Père
Quand j'aurai vu
Le Roi du Paradis
Et quand j'aurai
Félicité sa Mère
Et quand j'aurai
Fait tout ce que je devrai
*Je n'aurai plus aucun mal
Mets la selle, mets la selle
Je n'aurai plus aucun mal
Mets la selle à mon cheval*

Les jeux

Siège et défaite française	Société	Jadis jamais	Maintient les banilles	Symbole de victoire	Petit cube	Commune du Mali	Défaite française
Victoire française	Convertir	Un non-juif	Marque la surprise		Prénom féminin	Cabotin	
				Siège et défaite française			
				Une arme		Appendices	
Siège et victoire française						La piste aux étoiles	
Victoire française			Bassin d'écluse	Grand escarbot			
			(Planter au bois)				
Comme Sein		Possesif		Déesse		Norme pour compte bancaire	
Grecque		Huche à pain		Sans ornements			
		Victoire française					
		Défaite française			Cale		Anden théâtre
					Palmes espagnoles		Défaite maritime française
L'Arbre saint	Victoire française					On surveille son tirage	
	Victoire française						
			Fût le théâtre d'une bataille	Fils d'Orchomène	Indéfini		Bien serré
					150 romains		Une drogue
		Or d'horreur	Défaite française			Roi de tragédie	
			L'élite				
Poignarda						Ne peut choquer	
						Pointage en douane	
Prénom féminin étranger					Déesse Inuit		Victoire française
Roi mythique	Admire					En taère	Mesure jaune
	Belle vache						Bovins africains
			Chaufait		Lieu ombragé		
			Cléopâtre		Argile		
Vanté							
Bon rapport			Plutôt austères	Argile	Boutier japonais		
	Songe		Corda à fillet			Souvent en dernier	
			Poisson rare			Commune au Burkina	
Un bon tour		Véhicule			Rivière		Dans la mer Egée
Commune française						Écoeuré	Est assez douillet
						S'occupe du personnel	
		Avec urbi					
		Adverbe			Victoire française		
Défaite française	Victoire française				Victoire française		
						Matériel électronique de stockage	

Sudoku

	1		2	4				
7			5	3	9			1
		3			6		5	7
9		8	6	1				
1		7				6		5
				5	8	1		3
3	7		8			9		
4			3	2	1			8
				7	4		3	

Solutions

6	3	2	4	7	9	1	8	5
8	7	5	1	2	3	9	6	4
4	1	9	5	6	8	2	7	3
3	9	1	8	5	7	4	2	6
5	8	6	2	9	4	7	3	1
2	4	7	3	1	6	8	5	9
7	5	4	6	8	1	3	9	2
1	2	8	9	3	5	6	4	7
9	6	3	7	4	2	5	1	8

	C		F		O		A		P		D		D		
M	A	R	I	G	N	A	N		A	L	E	S	I	A	
	L	A	R	O	C	H	E	L	L	E			N	E	Z
V	A	L	M	Y				L	U	M	A	C	O	N	I
	I	L	E		S	A		G	E		I	B	A	N	
P	S	I		M	A	R	N	E		V	E			C	
		E	R	E	S	B	U	R	G		L	O	T	O	
G	A	R	O	E		O			O	N		D	R	U	
	U		N		C	R	E	C	Y		L	E	A	R	
	S	A	C	C	A	I	L	L	A		S	O	F	T	
	T	H	E	R	E	S	A		S	E	D	N	A		
	E		V	E	N	E	R	E		C			L	I	
P	R	I	A	M		R	A		B	O	C	A	G	E	
	L	O	U	E					S	O	R	O	B	A	N
P	I		X		H	A	L	I	N		R	I	R	A	
	T	R		C	A	R		L		D	E	G			
E	Z	E		O	R	B	I		D	E	N	A	I	N	
		V	E	R	D	U	N		R	O	C	R	O	I	
D	I	E	N	B	I	E	N	P	H	U		S	S	D	

Jeûner en Marchant

Offrez à votre corps une véritable cure de jouvence !!!
Les Chrysalides vous proposent un break, une semaine loin des soucis du quotidien, une semaine de détente et de bouleversement.

Caroline Valette
23, La Calade
Hameau de La Combe
26170
Montauban-sur-l'Ouvèze.

Téléphone : 0952 263 766
Fax : 0957 263 766



IMPRIMERIE
DES BARONNIÉS

By

Flock en Stock

flyers - étiquettes - bâches - adhésifs - affiches - dépliants
impression textile - développement photos



5 place du marché 26170 Buis les Baronnies
Tél : 09 81 16 13 84
Mail : contact@imprimeriedesbaronnies.com



Groupama

Groupama

Méditerranée

Toujours là pour moi

Agence de Sederon

47, grand-Rue
26560 Sederon

TEL : 04 75 28 55 23

CCARRE@GROUPAMA-MED.COM

CCARRE@GROUPAMA.FR

Assurances IARD - Epargne - Banque

point S



- vente et montage de pneumatiques VL/PL/ Agraire
- Freins, amortisseurs
- Vidanges
- Echappements
- Géométrie
- Pièces détachées
- Flexibles hydrauliques

Pas de stress il y a point . S

Z.A La Palun
24170 Buis-les-Baronnies
Tel : 04 75 27 02 94
pneusdesbaronnies@orange.fr

Ouvert du lundi au vendredi
de 8 h à 12 h et de 14 h à 18 h
le samedi de 8 h à 12 h

5% de réduction sur les pneumatiques et les vidanges hors promotions sur présentation de la carte d'adhérent de l'association VEFOLUVEZE

Adresses utiles

Centres Antipoisons

Lyon	04 72 11 69 11
Marseille	04 91 75 25 25

Centres Hospitaliers

Buis-les-Baronnies	04 75 28 03 14
Vaison-la-Romaine	04 90 36 04 58
Orange	04 90 11 22 22
Montélimar	04 75 53 40 00
Carpentras	04 32 85 88 88

Médecins Généralistes

Docteur Hernandez	04 75 28 07 53
Docteur Jaumotte	04 75 26 74 25
Docteur Renou	04 75 28 03 10
Docteur Garnier	04 75 26 74 25
Docteur Casanova	04 75 26 74 25 - 04 75 28 03 10

Chirurgiens - Dentistes

Docteur Bousson	04 75 28 11 75
Docteur Kocajda-Roustan	04 75 28 04 72

Cabinets d'Infirmières

Luciano/Reynaud	04 75 28 00 28
Lebeault/Aubéry/Legastalois	04 75 26 61 37 - 06 58 09 69 85
Huvier-Pattéri	06 99 53 20 39
Bastien	04 75 28 12 62

Kinésithérapeutes

Adamski/Fauchille	04 75 27 12 99
-------------------	----------------

Docteurs Vétérinaires

Docteur Aumage	04 75 28 12 05
Docteur Coupon-Hubby	04 75 28 69 57

Pharmacie

Des Tilleuls	04 75 26 41 38
--------------	----------------

**Le Week-end pour contacter la pharmacie de garde téléphoner
au numéro unique**

04 75 26 32 37

Taxis et Ambulances

Ambulances et Taxi GAY	04 75 28 15 07
Ambulances des Baronnies	04 75 28 08 20
Taxi du Menon	06 68 81 72 14

Table des matières

<i>Dans les Baronniees Provençales,...</i>	3
Le mot du Président	9
Uzès la romaine - 1 ^{re} partie	11
Uzès la romaine - 2 ^e partie	13
Le culte des reliques de Saint-Firmin à Uzès et les faux miracles	16
Entre mystères et cris d'alarme : l'église Saint Geniès à Uzès.	20
Au temps des charbonnières en Provence	23
<i>Uzès, la grande illusion (1919-1939)</i>	27
Auteure Céline de Lavenère-Lussan	30
L'auteure : Nicole Mallassagne	34
Pour l'amour des mots : Eric Spano	38
La présence d'une communauté juive à Uzès	45
La Franc-maçonnerie à Uzès au XVIII ^e siècle	53
<i>Des pierres et des hommes. Le temple qui cache un château</i>	57
<i>1914-1918 en Baronniees. Les Poilus du Buis</i>	61
« <i>Au Col des Aros une enfance en Baronniees provençales</i> »	63
Les Noëlés Provençaux	69
Les jeux	79
Sudoku	80
Adresses utiles	82

Conception, mise en page Michèle Dutilleul
Impression Vefouvèze

© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

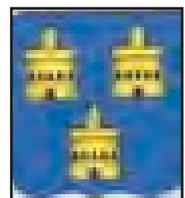
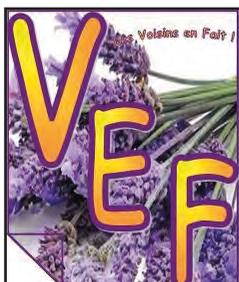
ISSN 2494-8764

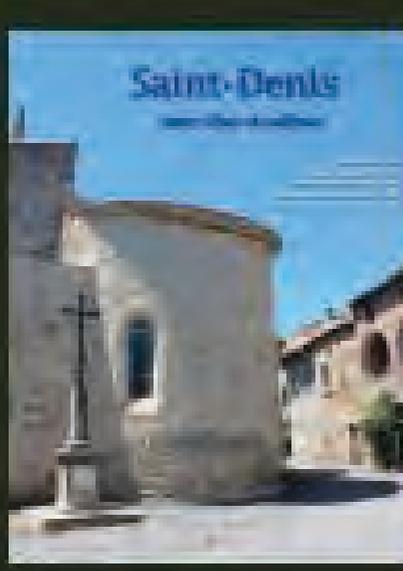
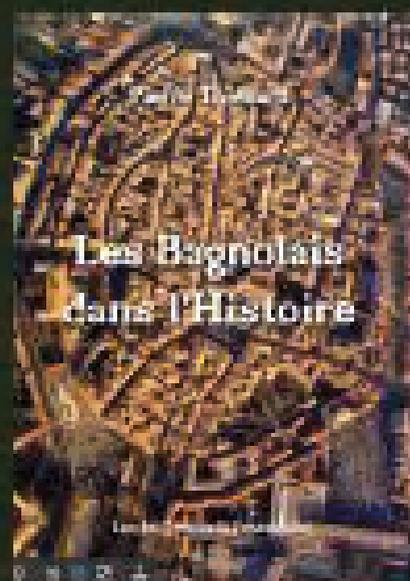
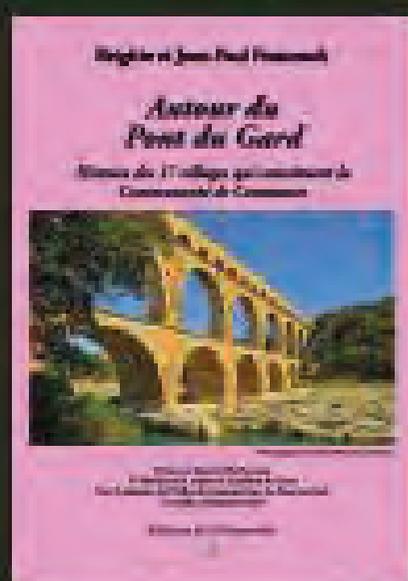
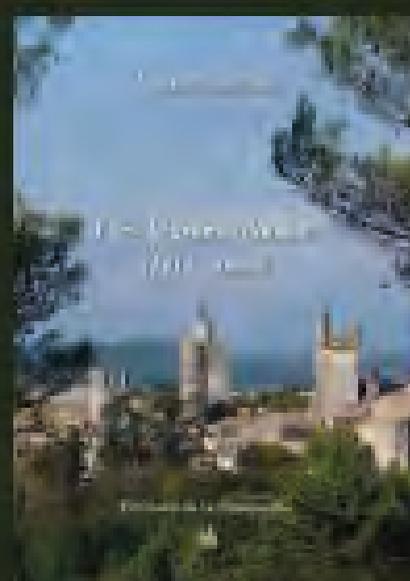
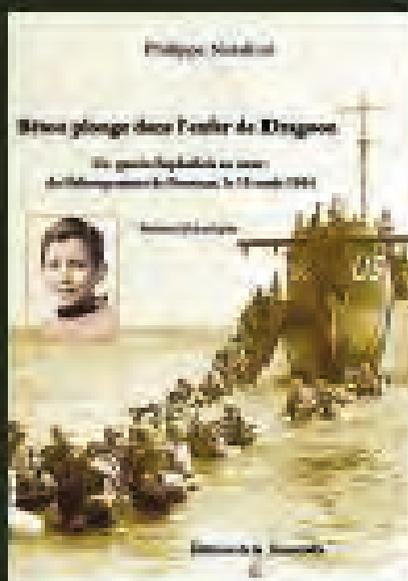
Dépôt légal novembre 2018

Téléphone: 06 81 78 09 34

Messagerie : vefouveze@gmail.com

Site internet : vefouveze.org





Éditions de la Fenestrelle

en vente aux

editions-fenestrelle.com

Revue bimestrielle
Prix 6,00 euros

